Document généré le 16 avr. 2024 07:02

Québec français

Nouveautés

Numéro 152, hiver 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44175ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (152), 4–21.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

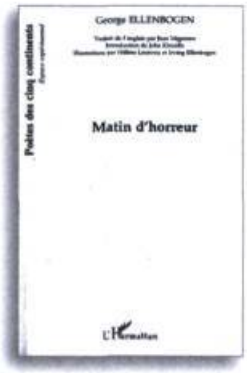
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



ANTHOLOGIE

GEORGE ELLENBOGEN
Matin d'horreur
Traduit de l'anglais par Jean Migrenne
Introduction de John Kinsella
L'Harmattan, Paris
2008, 140 pages
Coll. « Poètes des cinq continents »

Ce recueil est en fait une sorte d'anthologie de l'œuvre du poète d'origine québécoise George Ellenbogen (il est né à Montréal, mais vit à Boston), couvrant les années 1970 à 2006, et dont une certaine partie avait déjà paru en allemand et en français. C'est le dernier tiers du livre où sont réunis des textes récents qui intéressera davantage ceux qui connaissent l'auteur. Pour les autres, ce recueil sera une révélation, surtout le cycle *La porte aux rhinos*, composé entre 1988 et 1995, qui a définitivement établi la renommée d'Ellenbogen sur la scène internationale.

La collection « Poètes des cinq continents » de L'Harmattan est consacrée à la poésie expérimentale, terme qui a tout pour faire reculer les (trop rares) lecteurs de poésie qui s'attendent à des textes illisibles, voire incompréhensibles. Avec Ellenbogen, il convient de s'installer dans le calme pour lire ses poèmes et se laisser captiver par leurs thèmes dominants : les illusions perdues d'une vie passée en Afrique de l'Est (surtout dans *La porte au rhinos*), l'incommunicabilité dans un couple qui vient de divorcer, la cruauté que nous nous infligeons mutuellement, sans raison, les souvenirs d'une enfance passée à côté de la *Main* montréalaise, la Shoah, le rappel insistant de l'anéantissement d'un peuple dans les camps d'extermination, la difficulté d'être heureux. D'où lui viennent les mots pour condenser, en quelques lignes, une ou des existences humaines, vies souvent absurdes à première vue, mais dont le sens se révèle après des lectures répétées ? Ellenbogen les fait mûrir en lui, pendant des années. Il attend qu'ils montent à la surface, se fassent irrépressibles. Après, c'est le travail de l'orfèvre, muni de loupes et d'instruments qui lui appartiennent. Il mélange les matières, la mémoire, pour dialoguer enfin avec son sujet. Autrement dit : le poète déconstruit afin de forger une nouvelle identité, imaginaire et pourtant plus proche de la réalité que n'importe quel essai savant. En même temps, nous, les lecteurs, gardons à chaque instant notre liberté de pensée : Ellenbogen observe, remarque, avec des mots précis, qui provoquent nos propres réflexions. À titre d'exemple, prenons quelques vers du « Cimetière juif de Gora Kalvaria » : « Aucun relief ici, la guerre, qui ° a tout rasé, décape ° la terre en zestes d'où émanent ° des brumes qui s'insinuent dans le sol ° en caractères hébraïques ° sur ces chicots de pierre [...]. Ma mère en avait quelque souvenir ° du début : elle s'y voyait plaquée ° comme un crabe sur le sol de la synagogue ° sous la botte des armées, sous les balles ° qui ébréchaient les murs ; et sa camarade ° en sang qui lui lâche la main ».

Des passages comme celui-ci se passent de tout commentaire. Ils créent au plus profond de nous des images que nous n'oublierons jamais plus.

HANS-JÜRGEN GREIF

MAURIZIO GATTI
Mots de neige, de sable et d'océan. Littératures autochtones
Préface de Tomson Highway
Éditions du CDFM, Wendake
2008, 306 pages

Cette anthologie de la littérature autochtone – Québec, Maroc, Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, Algérie – constitue, il faut l'espérer, le premier volume d'une longue série. Maurizio Gatti est connu comme spécialiste de l'indianité québécoise (deux essais remarqués dans le milieu, *Littérature amérindienne du Québec : écrits de langue française* et *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire*, parus chez Hurtubise HMH, en 2004 et 2006, respectivement). Ce livre est pour lui la première incursion officielle dans les littératures kanak, polynésienne et amazigh (berbère) : un corpus considérable dans lequel l'auteur a choisi, d'une main on ne peut plus heureuse, des textes étonnants dont certains peuvent choquer par la violence du propos.

Parlons d'abord de la structure du recueil. Au lieu de regrouper les écrivains par lieux géographiques, ce qui les aurait confinés dans leur ghetto respectif, Gatti les fait défiler par ordre alphabétique. Le résultat est une lecture très variée (sujets, thèmes, métaphores) qui nous mène nécessairement vers des préoccupations partagées par ces auteurs venus des quatre coins du monde francophone. Le choix géographique n'a pas été fait innocemment, puisque les lieux, très éloignés les uns des autres (en admettant que les poètes amazigh marocains et algériens sont transfrontaliers), partagent les mêmes problématiques existentielles. On pourrait reprocher à l'auteur de ne pas avoir tenu compte de l'Afrique centrale ou encore de l'Asie du Sud-Est. Cependant, vouloir couvrir la littérature autochtone francophone en un seul volume aurait fait reculer n'importe quel éditeur, sans parler du prix d'un tel ouvrage. De plus, le danger du resserrement excessif d'informations et d'exemples aurait été trop grand ; méfions-nous d'anthologies « complètes » desquelles nous sortons abasourdis et confus à cause de dates factuelles indigestes. Rien de cela ici. Chaque auteur est présenté brièvement, avec des renseignements qui éclairent le choix des morceaux. Ces derniers sont commentés de manière succincte et claire.

Par ce procédé, l'ouvrage de Gatti fait ressortir les thématiques qui unissent les écrits en question. Puisqu'il s'agit de « jeunes » littératures, passant de la tradition orale au support tangible, elles ont en commun la quête identitaire après la conquête de leur pays respectif, le mélange des cultures, celles des origines et du conquérant, quête particulièrement présente dans les propos d'auteurs amérindiens québécois. S'ajoutent la révolte contre l'envahisseur, arabe et français, dans les pays du Maghreb, ainsi que l'appel à la mémoire collective et la nouvelle fierté que donne la conscience d'appartenir à un peuple dont l'identité ne s'est jamais démentie.

Il y a des extraits de ce livre qui donnent froid dans le dos, comme le poème « La matraque » du Kabyle Salem Zenia (ici comme ailleurs, il aurait été approprié d'identifier la traduction), tandis que d'autres procurent un intense plaisir de lire, comme « Pan d'errance » d'Ali Iken, sans oublier la douceur des *Hymnes à mon île* de Louise Peltzer. Les textes ont été choisis avec doigté, dans le but d'éveiller l'intérêt pour ces littératures dont les voix ont été depuis trop longtemps ignorées. Elles demandent le respect, la dignité et la place dans la société dominante qui leur est due. Il faut remercier chaleureusement Gatti de les faire entendre.

HANS-JÜRGEN GREIF

PIERRE NEPVEU
La poésie immédiate. Lectures critiques 1985-2005
Nota bene, Québec
2008, 265 pages
Coll. « Nouveaux Essais Spirale »

La poésie québécoise de l'après-Révolution tranquille a trouvé peu de critiques aussi assidus et désintéressés que Pierre Nepveu. Dans l'introduction de son plus récent ouvrage, qui rassemble une large part des textes publiés dans la revue *Spirale* entre 1985 et 2005, Nepveu revient brièvement sur son parcours de critique littéraire. Dans les années 1970, alors qu'il était l'un des premiers à commenter (dans la revue *Études françaises*) les œuvres de Gilbert Langevin, Michel Beaulieu et François Charron, Nepveu signait sa première critique dans la revue *Livres et auteurs québécois* (sur *Mourir à Scoudouc* d'Herménégilde Chiasson), avant qu'Adrien Thério ne lui offre de publier une chronique régulière dans *Lettres québécoises*, collaboration qui dura de 1978 à 1982. Le présent livre est donc l'œuvre d'un critique expérimenté, mais l'on regrette qu'aucune des nombreuses critiques de *Lettres québécoises* n'ait été retenue, ne serait-ce que pour rappeler la grande indécision qui régnait au tournant des années 1980 quant à la valeur des écrits formalistes, au moment où Paul-Marie Lapointe semblait en rajouter avec les imposants volumes d'*Écritures* et où, d'autre part, de jeunes poètes comme Marie Uguay, Gilles Cyr, Denys Néron, Michel Lemaire, Robert Melançon, Pierre Desruisseaux et Guy Lafond laissaient présager ce qu'on appelait, sans trop d'explication, un « retour du lyrisme » ou une « nouvelle lisibilité » en poésie québécoise.

De ces années charnières, *La poésie immédiate* ne pouvait que porter les traces. La majorité des premiers poètes commentés sont d'ailleurs d'anciens « formalistes » qui se seraient progressivement « convertis » au réel : François Charron, André Roy, Roger Des Roches, Hugues Corriveau, Normand de Bellefeuille. Nepveu souligne que l'expression « nouvelle lisibilité » a perdu son sens avec l'essoufflement des pratiques déconstructives : de toute façon, écrit-il, « le texte ne peut vraisemblablement donner à lire autre chose que l'illisible du monde. » En effet, la première phrase de l'ouvrage énonce un constat que Nepveu allait développer dans un chapitre de *L'écologie du réel*, à savoir que la « fréquence du mot *réel* dans la poésie québécoise des années quatre-vingt paraît proportionnelle à la difficulté que l'on a à atteindre une réalité devenue une entité abstraite ». Autrement dit, cette poésie fait entendre la voix d'un être qui n'est pas vraiment au monde, fantôme ou ange pour qui la réalité la plus simple est la plus étrangère qui soit, pour qui l'espace concret tient lieu d'utopie. Mais, d'autre part, et les poèmes de Uguay et de Melançon sont exemplaires à cet égard, il semble que cette voix soit marquée par « la certitude que la poésie peut habiter l'inhabitable ». C'est pourquoi la déréliction profonde qui traverse la poésie des années 1980 est moins à conjurer, comme chez Miron, qu'à admettre comme une sorte de condition terrestre, ayant pour patrie l'absence de patrie, pour territoire l'absence de territoire, mais comme une énergie pure qui chercherait un corps pour appréhender le monde à travers lui.

Parmi tous les poètes étrangers commentés dans la section centrale du livre, l'Américain Hart Crane est, à mon avis, celui qui offre un contrepoint majeur à cette poésie. Œuvre « fidèle à la logique profonde des métaphores », porteuse d'une « vision », se refusant « à la pure notation objective pour dire l'expérience du monde à partir du dedans », un peu comme celle de D. H. Lawrence. La poésie québécoise a depuis longtemps préféré la tension au lyrisme incantatoire, invalidé la métaphore au nom d'une exigence de fidélité au réel, envers la précarité des liens qui nous unissent à lui (alors que la métaphore est peut-être justement la figure exemplaire de cette précarité). C'est que son dedans est en-dehors, comme ce personnage de Jean-Aubert Loranger appuyant sa main sur la vitre, et qui s'étonne de cacher trois maisons : elle doit traverser sa propre abstraction, sa propre irréalité pour atteindre le monde, au lieu de faire le chemin inverse qui va du monde au métaphysique. Saint-Denys Garneau s'était reconnu cette inclination qui le rebutait, car il y voyait le signe d'une décadence, un mouvement contre-nature.

Bien entendu, cet état présent de la poésie québécoise est fait de parcours qui se recoupent et se contredisent. Denis Vanier côtoie Robert Melançon. L'ampleur de la réflexion à propos de poètes comme Hugues Corriveau ou André Roy nous fait regretter certains absents : Michel Beaulieu, Alexis Lefrançois, Jacques Brault, Paul Chanel Malenfant, Gilles Cyr… Mais, salut au critique, leur absence passe presque inaperçue.

VINCENT CHARLES LAMBERT

*« La fréquence du mot **réel** dans la poésie québécoise des années quatre-vingt paraît proportionnelle à la difficulté que l'on a à atteindre une réalité devenue une entité abstraite. »*

JEAN ROYER
Gaston Miron sur parole. Un portrait et sept entretiens
Bibliothèque québécoise, Montréal, 2007, 122 pages

Le poète Jean Royer, auteur de plusieurs entretiens avec des écrivains qu'il sait mener habilement en s'effaçant, a souvent croisé Gaston Miron. Souvent leurs activités éditoriales ont coïncidé et une grande amitié les a unis. C'est ainsi que Royer a eu l'occasion de suivre le poète de *L'homme rapaillé* autant à Montréal qu'en France. Le poète et journaliste Royer a écrit pas moins d'une trentaine de textes sur Miron : son petit livre, format poche, s'inspire notamment de ce que l'on pourrait appeler sept circonstances dans la vie de Gaston Miron, publications ou nombreux prix littéraires reçus.

Le lecteur peut d'abord prendre connaissance d'une substantielle première partie intitulée « Le poète et le militant » dans laquelle le préfacier Sylvestre Clancier, président de l'association des amis de Gaston Miron, voit « la plus sensible, la plus juste et la plus empathique » des études sur l'auteur qu'il lui a été donné de lire. Royer y fait ressortir l'homme et le poète aux prises avec son destin, celui qu'étonne d'abord la dualité des sociétés de son village natal,

Sainte-Agathe-des-Monts, pendant la période estivale, la même dualité qu'il retrouvera à l'année longue dans le Montréal de sa première jeunesse. Y est montré le poète qui lutte contre son irréalité et celle des siens, qui fait corps avec elle jusqu'aux frontières de la folie, qui se découvre poète sans vouloir le devenir, à cause de la tâche primordiale de la décolonisation des siens à faire. Et Royer de citer Miron, qui dit ne pas faire une poésie militante mais « une poésie qui était en lutte contre elle-même », dont témoignent d'ailleurs ses lettres au poète Claude Haeffely (*À bout portant*, Leméac, 1989). C'est également l'objet de son poème-essai des « Notes sur le non-poème et le poème », une clé essentielle pour la compréhension de l'œuvre mironnienne.

La deuxième partie du livre, intitulée « Entretiens », suit Miron en quelques circonstances de sa vie, un Miron qui est tout à la fois le poète, l'éditeur, le lauréat de prix prestigieux, le conférencier, l'âme du groupe de l'Hexagone (dès 1953), l'historien de la poésie québécoise, l'intellectuel tel qu'il se voit. Ce Miron-là avance en réfléchissant, haranguant son public qui peut n'être qu'un interlocuteur, voire le passant de la rue, réfléchit aussi en avançant dans l'aventure de sa vie, une vie tout emmêlée à la condition d'infériorité historique des siens tout autant qu'à celle de l'humanité totale où l'anthropoète « monte la garde du monde ». En fait, l'auteur Royer produit sept petits chapitres à partir d'entretiens déjà réalisés antérieurement, y reformulant la pensée de Miron et y allant de quelques citations. Le plus ancien de ces entretiens porte sur le poids de la création (1970), cela coïncidant avec la parution, faite par des amis, de *L'homme rapaillé*. Y sont traités en autant de courts textes les thèmes de l'identité, de la littérature en liberté, du rôle fondateur de la culture par la poésie, de la poésie de l'intime par rapport à la poésie personnelle (un peu obscur), de la souveraineté du poète qui écrit une langue dans la langue (discours du prix David) et fait la promotion des écrivains québécois, ce dernier texte étant inspiré d'une entrevue qui a eu lieu en 1990.

Bref, voilà un livre qui permet de refaire le parcours poétique et idéologique de Gaston Miron, un poète militant qui finit par se réconcilier avec lui-même dans l'avancée des siens. On peut seulement regretter que ce petit livre à la couverture agréable (Miron à Aix-en-Provence en 1983) soit un peu étriqué : peu de marge, petits caractères typographiques, papier commun, une présentation qui contraste avec un beau texte tout autant qu'elle n'honore pas la mémoire de l'éditeur, qui a fait tellement de beaux livres pour les autres !

ANDRÉ GAULIN

GUILLAUME PINSON
Fiction du monde
Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, 365 pages

Déjà auteur de nombreux articles qui lui ont permis de contribuer aux études littéraires du XIXe siècle français par une attention originale à sa production médiatique, Guillaume Pinson, professeur de littérature française à l'Université Laval, publie, avec *Fiction du monde*, son premier livre. Il y saisit l'occasion d'approfondir un itinéraire qui le mène « de la presse mondaine à Marcel Proust », parcours grâce auquel il met en évidence la relation d'interdépendance qui lie, autour des années 1885 à 1914, les pratiques journalistiques et romanesques. Le journal mondain est alors le lieu d'une certaine *mise en fiction* du social et le roman peut souvent se lire comme un genre médiatique.

Cette « poétique [...] concertée du brouillage » (p. 41) tient, d'une part, à ce que la presse, qui ne distingue pas encore nettement sa vocation informative de l'invention inhérente au monde des lettres dont elle émerge, se dresse à la croisée d'une pratique salonnière restreinte essentiellement orale et de la popularité paradoxalement *silencieuse* des écrits destinés à une diffusion de masse. *Sous tension*, elle est soumise à un double défi : elle doit intéresser un lectorat le plus large possible et traduire une nouvelle *démocratie des idées* en demeurant cependant le lieu d'une *distinction* attachée à la digne survie d'un microcosme mondain voulant continuer à mettre au jour sa propre *vision du monde*. Investie, en ce sens, d'une mission de *reproduction d'un ordre social*, elle soutient, par la mythification d'une élite, la *mise à distance* d'un large public invité à l'envi, mais exclu, en réalité, de la haute société.

Par ailleurs, Pinson évoque cette ambiguïté générique à la lumière d'un corpus romanesque privilégié pour son attention au « monde » et à la socialité : quand il n'est pas carrément paru en feuilleton, le roman se met aussi au service d'une peinture touffue de la mondanité. Parce qu'il a fondé son œuvre sur « la fusion de l'horizon journalistique dans la matière romanesque » (p. 330), Proust peut s'ériger comme l'emblème de la démonstration et illustrer proprement la synthèse à l'origine de la conciliation parfaite de la « fiction » et « du monde » que Pinson veut mettre en évidence. Mais il en constitue aussi une forme d'antithèse. Puisque l'exposition qu'il fait de la mondanité est déjà *rétrospective* (p. 319), Proust incarne aussi la marque d'un passage, celle d'une « sortie du monde » (p. 277). Cette réclusion est d'ailleurs à l'origine d'un changement de paradigme dans la définition de la « sociabilité » qui sera désormais fondée, par l'éloge de l'intériorité et de l'individualité de l'écrivain, non plus sur une collectivité des pratiques, mais sur l'autonomie du roman qui cesse dès lors d'être un « espace de la représentation » (p. 199) pour permettre, par son esthétique, la *sublimation* du problème de la *communication* entre *l'intérieur* et *l'extérieur* (p. 277).

Le pari audacieux que prend Pinson en abordant le journal comme un objet littéraire donne lieu, certes, à un croisement inédit, mais l'entreprise s'avère justifiée, notamment parce qu'il préconise une approche sociologique propre à situer les bouleversements que subit le champ littéraire dans le contexte où ils s'ancrent, celui-là même d'un dynamisme économique et technique qui voit émerger la société des loisirs ou la photographie. Pinson s'acquitte de sa démonstration avec nuance et intelligence et les mondanités, sous sa plume, dépassent largement le portrait anecdotique ou frivole que le sens commun voudrait leur accoler : elles reprennent leur définition propre pour témoigner de leur pleine appartenance au monde de leur temps. Bref, l'ouvrage s'érige comme le brillant résultat d'une recherche rigoureusement menée et habilement articulée qui plaira plus manifestement à un lectorat initié mais, puisqu'elle s'appuie sur des explications fouillées et richement illustrées, l'étude aura aussi tout pour captiver les nouveaux intéressés.

CAROLE-ANNE TANGUAY

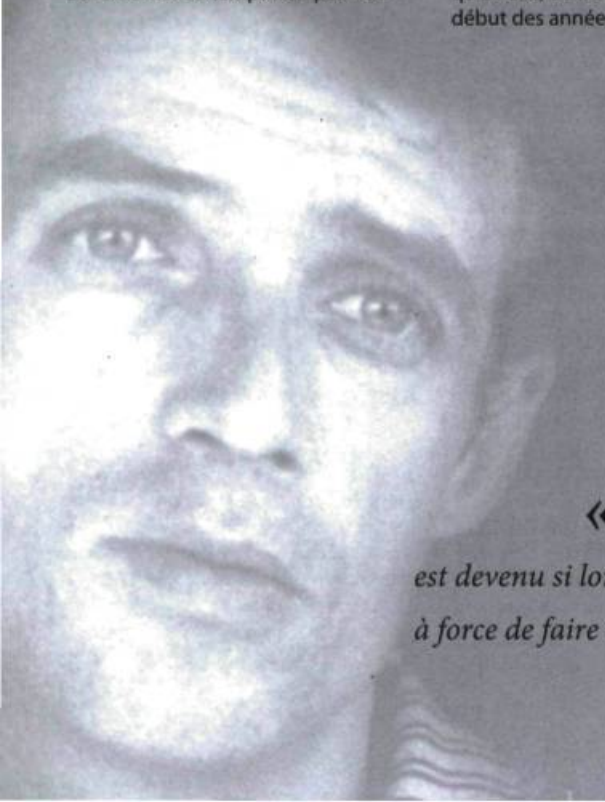
JEAN-PAUL FILION
Sur mon chemin j'ai rencontré... Journal 1951-1959
Leméac, Montréal
2008, 199 pages

Jean-Paul Filion a joué, dans le Québec des années 1950, un rôle important tant en poésie qu'en chanson, tant en peinture qu'en musique. Pourtant il ne reçoit pas l'attention qu'il mériterait depuis qu'il s'est retiré dans une maison patrimoniale qu'il a restaurée à Sainte-Anne-de-Beaupré après avoir pris une retraite bien méritée de la Société Radio-Canada où il a été décorateur et accessoiriste dès son arrivée à Montréal, peu après la parution de *Refus global* de Paul-Émile Borduas, artiste et professeur qu'il a côtoyé dans ses études en art, puis plus tard à Paris. L'auteur de « La parenté », une chanson qu'il a chantée sur toutes les scènes, qui l'a fait connaître et que Jacques Labrecque a popularisée, a eu la chance de participer à cette effervescence culturelle qui a marqué le Québec, bien avant la Révolution tranquille. Au cours de ces années, ce chansonnier lauréat du Grand Prix du disque de la chanson canadienne en 1958 avec « La folle », a rédigé un journal « avec l'assurance intérieure que jamais personne ne lira une traître ligne de [ce] cahier, entendu qu'il ne sera jamais publié » (p. 14). Des amis et des proches l'ont convaincu de remonter au temps non pas « du premier côté du monde », comme il l'a fait dans son roman autobiographique *Saint-André-Avelin*, et de ressortir ces cahiers noirs tout remplis de souvenirs et de précieux témoignages d'une époque révolue, pour notre plus grand plaisir.

Dans ce journal, qui contient un bon nombre de poèmes et de chansons, que le diariste sème au gré des pages, Filion révèle déjà son attachement au pays encore à faire et à la langue française qu'il a toujours défendue, tout comme il n'a jamais eu honte de ses origines, rendant hommage entre autres à son père, violoniste qui a marqué son enfance, à son frère Marcel, son meilleur ami et son complice. Au moment de la parution de *Yeux fixes* (1951) de Roland Giguère, il dit son admiration pour cet artiste, dont il admire et la poésie et les peintures. Il se montre reconnaissant envers le comédien Paul Hébert, qui lui a ouvert les portes de la société d'État. S'il a peu connu le grand Félix, avant sa retraite, il a pu se racheter par la suite, car le chantre de l'Île d'Orléans est devenu un ami si intime que c'est lui qui fera son hommage lors de ses funérailles et qui réalisera son portrait, « Mon beau Félix », peinture éditée aussi en photolithographie, ainsi qu'il nous l'annonce dans les derniers textes, qui complètent ce journal et qu'il a écrits alors qu'il a atteint l'âge respectable de 81 ans. Dans ce journal, on trouve encore de riches commentaires sur les amis qu'il a fréquentés, tant à Montréal qu'à Paris, où il a passé deux ans, au début des années 1960, grâce à une bourse du Conseil des arts du Canada, ce qui lui a permis de chanter sur diverses scènes et de côtoyer plusieurs artistes et écrivains de renom, d'où la richesse de son journal. S'il vante les qualités d'un Gilles Carle, qu'il a connu à Radio-Canada, de Jean-Philippe Rémillard ou d'Ernest Pallascio-Morin, son compagnon de voyage quotidien depuis sa résidence à Chateauguay jusqu'à Montréal, il est capable aussi de juger sévèrement. Il ne conserve pas un beau souvenir de Georges Guétary, un chanteur d'opérette à la « voix de rossignol très *fancy* branchée au-dessus des toits » (p. 125), qu'il juge suffisant, indifférent et prétentieux (p. 141). S'il admire Gaston Miron, avec qui il a mis du temps à communiquer, il l'écorche quelque peu, dans « Lettre à Miron le pathétique », influence sans doute du grand Jacques Brault, quand il lui écrit, dans une lettre qu'il rédige après la mort du poète de Saint-Sauveur : « À contrecœur, je dois taire mon vrai sentiment : depuis un certain temps, j'ai du mal à bien m'entendre avec le ton de ses envolées à torrents, Tu parles fort, tu brames et t'exclames, Tu t'écoutes avant d'écouter les autres. Tu t'appropries toute la place et cela me fatigue, me crée un malaise difficile à révéler » (p. 191). Ces passages sont rares, car, en général, Filion n'a que des bons mots pour ses amis, mais est souvent amer pour les politiciens, comme Maurice Duplessis, ou les hommes d'Église, comme le cardinal Léger.

Il faut savoir gré à Jean-Paul Filion de se mettre à nu et de nous livrer ses réflexions (il parle de sa confession) avec toute l'authenticité et la générosité qu'on lui connaît, dans une langue souvent poétique, juste, musicale, en un mot charmante pour l'âme et le cœur, lui qui nous dit vivre désormais « au cœur de [s]on silence » et qui « voyage dans [s]a tête » (p. 191) et qui a appris à se taire pour mieux se reposer. À la fin, il nous livre cette belle pensée : « Le chemin que j'ai marché est devenu si long que ma mémoire a fini par me fatiguer à force de faire trop de bruit » (p. 193). Mais ce poète a encore des choses à nous révéler pour égayer notre monde devenu souvent réfractaire à la musique et à la poésie.

AURÉLIEN BOIVIN



« Le chemin que j'ai marché est devenu si long que ma mémoire a fini par me fatiguer à force de faire trop de bruit. »

MANUEL

JOAQUIM DOLZ, ROXANE GAGNON et SIMON TOULOU
Production écrite et difficultés d'apprentissage
Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, 2008, 122 pages
Coll. « Carnets des sciences de l'éducation »

Ce court ouvrage s'adresse en premier lieu aux étudiants en Sciences de l'éducation, mais son contenu permettra aux enseignants de français du secondaire comme ceux du primaire de réfléchir à leurs pratiques d'enseignement de l'écriture et peut-être de les renouveler.

Les auteurs rappellent l'importance d'enseigner l'écriture à partir de situations réelles : « L'écriture ne s'apprend pas en général, mais en fonction des textes à produire et des situations de communication dans lesquelles ces textes sont mis en pratique » (p. 16). Pour y parvenir, il s'agit pour l'enseignant de retrouver les éléments caractéristiques du genre à enseigner en en observant plusieurs. Ce travail l'amènera à prévoir les difficultés qu'éprouveront les élèves dans l'écriture dudit genre. Les auteurs rappellent que chacune des dimensions – sociales, psychologiques et langagières – de l'écriture peuvent poser problème aux élèves.

Au troisième chapitre, les auteurs montrent que les genres regroupent les textes en fonction d'éléments formels récurrents, observables par les élèves. En comparant divers genres, les élèves font ressortir les caractéristiques de chacun. Aussi, les connaissances acquises pour l'écriture d'un genre sont-elles transférables à tout autre genre ayant des caractéristiques semblables.

Les derniers chapitres indiquent comment travailler concrètement l'écriture en classe. Pour analyser les productions écrites des élèves, l'enseignant cerne tout d'abord les objectifs prioritaires du programme pour l'année scolaire, puis construit une consigne d'écriture précisant le genre à produire. C'est à partir de ces éléments qu'il développera avec les élèves une grille critériée leur permettant de s'autoévaluer et d'évaluer leurs pairs.

Des méthodes de révision et de réécriture sont ensuite proposées : lecture collective, démarche d'autocorrection, révision croisée... Il est ici proposé de faire alterner des tâches de productions partielles ou complètes avec des tâches décontextualisées, telles que compléter des textes lacunaires, répondre à des questions à choix multiples, réécrire des passages précis, etc., pour travailler des aspects précis de l'écriture.

Dans les deux derniers chapitres, sont étudiés deux textes narratifs et deux textes argumentatifs d'élèves afin de déterminer les notions et procédures qui posent problème et qui doivent donc faire l'objet d'un enseignement spécifique. Pour chacun de ces objets d'enseignement, des activités et des séquences didactiques adaptées sont suggérées : puzzles pour reconstruire l'organisation d'un texte, analyse de chaînes anaphoriques, variation du temps des verbes dans un texte... Bref, ces chapitres montrent bien qu'un travail sur toutes les dimensions de l'écrit est nécessaire et que l'évaluation de la qualité d'un texte se fait d'abord à partir des diverses caractéristiques du genre produit.

Malgré des phrases parfois lourdes, ce livre constitue une bonne synthèse des recherches récentes sur l'enseignement de l'écriture. À sa lecture, on voit bien que la maîtrise de l'écriture dépasse largement celle de l'orthographe et des accords, et qu'il en va de même pour son enseignement.

HÉLÈNE PARADIS

NOUVELLE

EMMANUEL BOUCHARD
Au passage
Septentrion, Sillery
2008, 140 pages
Coll. « Hamac »

Ils ont hérité de prénoms vieillots qui colorent au lavis leur personnalité et rattachent entre elles certaines histoires. Ils sont hésitants, rêveurs, aimables et timides. En solitaire, l'œil attentif, ils parcourent la basse-ville de Québec, leur port d'attache. L'autre est à la portée du regard, de la voix ou de la main... Pour aller à sa rencontre, ils feront un pas discret. Et le lecteur franchira le suivant.

En épigraphe du texte « Point d'orgue », une citation de Voltaire éclaire la démarche de l'auteur : « Les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié » (p. 59). Dans ce premier recueil de nouvelles, avec la grâce qui réside dans la simplicité de ses personnages, Emmanuel Bouchard nous invite à poursuivre nous-mêmes les histoires de cœur qu'il a esquissées. Mariette et Raphaël feront-ils un jour des claquettes ensemble sur les toits (« Giboulées d'étoiles », « Éclipse », « L'épicerie ») ? En assistant à une représentation de Phèdre avec Gérald, Murielle réussira-t-elle à aiguiser la sensibilité du fils de ce dernier (« Theatrum mundi », « Inconduite ») ? Valérien saura-t-il adoucir le veuvage d'Églantine (« La fugue », « Valérien ») ? Et Cyprien, cet amoureux des livres, parviendra-t-il à s'abandonner au véritable plaisir de la lecture (« Le livre de poèmes », « Point d'orgue ») ? À la fin, l'auteur nous souffle les réponses. La dernière nouvelle (« Finale ») – pendant de celle qui amorce le recueil (« Ouverture ») – glisse vers le bonheur tranquille, celui qu'il faut saisir dans le partage de l'instant.

L'agencement des nouvelles donne l'impression d'observer le va-et-vient des habitants d'un quartier, comme si nous étions des leurs. À l'image du vieillard de la nouvelle « Point d'orgue », Bouchard impose « un rythme silencieux, ponctué par le livre enfin devenu lecteur de l'homme » (p. 67). Une écriture sereine et limpide alliée à un altruisme courtois nourrit le style de ce jeune auteur, manifestement plongé depuis longtemps dans l'univers littéraire. *Au passage* prélude à de belles découvertes avec la nouvelle collection « Hamac », uniquement dédiée à la fiction.

GINETTE BERNATCHEZ

GUILLAUME CORBEIL
L'art de la fugue
L'instant même, Québec
2008, 141 pages

Il y a de ces livres qui peuvent donner un nouveau souffle à un genre. Avec *L'art de la fugue*, on peut affirmer que Guillaume Corbeil vient de lancer une brique dans une mare et que les vagues ne s'apaiseront pas de sitôt. Six nouvelles, encadrées par un prologue et un épilogue où l'auteur retrace la genèse de ses textes. Sur la page couverture, très réussie, des dessins qui évoquent les sujets du livre : un chapeau, une valise, une corde... Écrits sous le coup de l'émotion, il y a six ans, ces morceaux de bravoure qui sont bien plus que cela, Corbeil les a retravaillés : de nos jours, le genre s'est fait protéiforme (comme l'avait démontré

Gilles Pellerin dans *Ï (i tréma)*, une nouvelle peut tenir en une seule phrase, percutante). Ici, chez Corbeil, c'est d'abord le style qui éblouit. Des qualificatifs, savamment placés et non moins intelligemment répétés, ne servent plus à définir les personnages, mais à les ancrer dans une réalité changeante. La reprise de la même situation, chaque fois vue sous un angle différent ou relatée par des protagonistes en opposition à celui que l'on croyait au centre du récit, fait délicieusement exploser les certitudes du lecteur. Car, au lieu de suivre un événement de manière linéaire, Corbeil fracasse le miroir dans lequel nous croyions apercevoir des mouvements cohérents pendant une fraction de seconde. Soudainement, nous nous rendons compte que nous sommes suspendus dans le temps : juste avant que les morceaux de la glace tombent par terre, nous nous apercevons qu'ils reflètent à la fois l'avant, l'après et le présent du point tournant, au centre de chaque nouvelle.

Prenons comme exemple du procédé « Elles détestaient Madrid ». Un homme est mortellement blessé dans un accident. En expirant, il écrit le mot « fin » : « Son présent s'ouvrait sur son passé et son passé, sur le présent, et les deux ne formaient plus maintenant qu'une seule chose, une musique où la mélodie de lui enfant et lui en train de mourir se répondaient et se croisaient, se fuyaient et se poursuivaient l'une l'autre, pour ne plus former qu'une seule » (p. 40). Voilà en résumé le procédé complexe (et jouissif) que propose l'auteur qui mène le lecteur sur les pistes des trois temps où les trames narratives demeurent admirablement claires. Exactement comme dans une fugue où, rappelons-le, le même thème est repris par des voix différentes, mais décalées, avec la première qui mène, la deuxième lui répondant en contre-exposition, la troisième qui reprend le thème. C'est sans doute la forme la plus sévère et la plus contraignante en musique. La littérature s'en est emparée très tôt, surtout en poésie. Mais il est rarissime de la retrouver de manière aussi maîtrisée que dans un recueil. (Et n'oublions pas l'humour dans notre exemple : chaque femme croisant le destin de l'homme qui vient de tracer « fin », décline son invitation de le suivre quand il lui propose Madrid comme destination de voyage.)

L'art de la fugue est le premier livre d'un auteur qui avait tout juste vingt ans lors de la rédaction. Il est finaliste pour le Prix du Gouverneur général. Avec cette entrée remarquée et remarquable dans le monde littéraire, il vient de donner une autre dimension à la nouvelle. Aucun doute là-dessus.

HANS-JÜRGEN GREIF

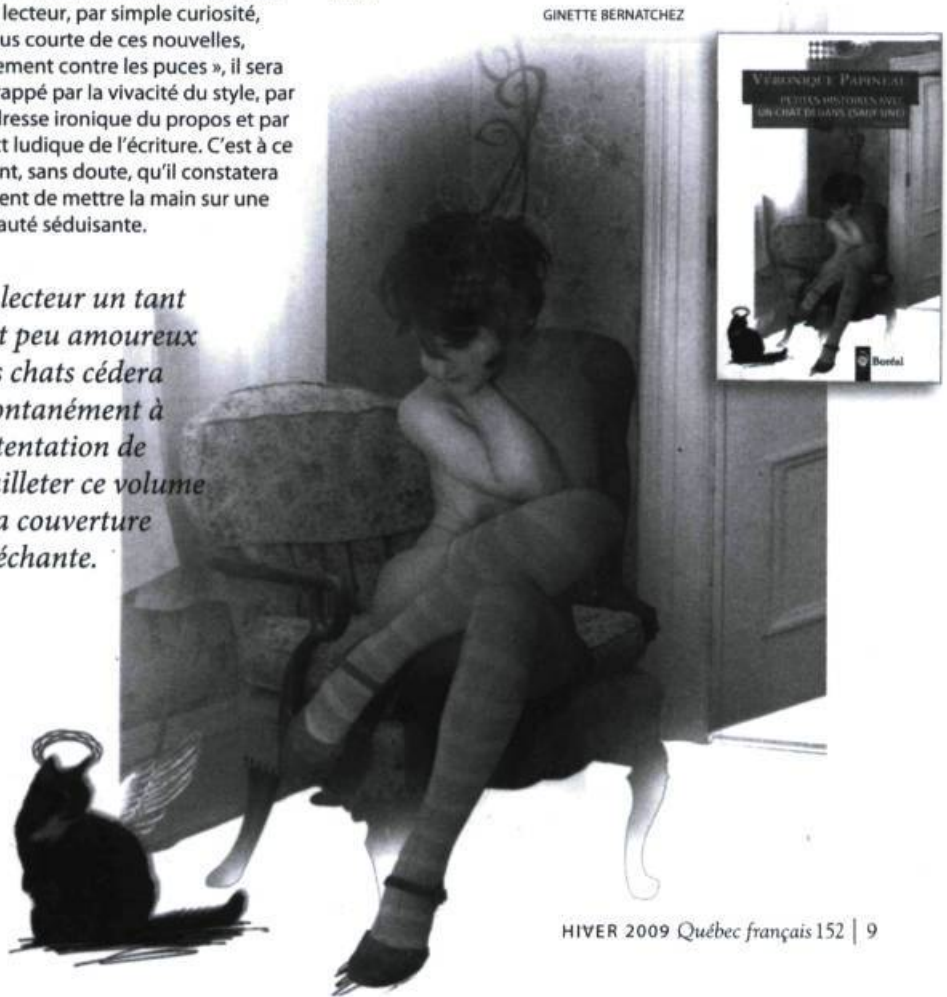
VÉRONIQUE PAPINEAU
Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)
Boréal, Montréal
2008, 184 pages

Au départ, ce premier livre de Véronique Papineau émerge du lot des récentes publications par son titre aussi long que prosaïque, *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*. Le lecteur un tant soit peu amoureux des chats cédera spontanément à la tentation de feuilleter ce volume à la couverture alléchante. S'il prend le temps de parcourir la table des matières, il sera probablement intrigué par les titres insolites donnés aux douze nouvelles regroupées dans le recueil : « Les filles ne sont pas faites en chocolat », « Extra vierge », « Sauf une »... D'évidence, l'auteure possède le sens de la formule saisissante. Si ce même lecteur, par simple curiosité, lit la plus courte de ces nouvelles, « Traitement contre les puces », il sera alors frappé par la vivacité du style, par la tendresse ironique du propos et par l'aspect ludique de l'écriture. C'est à ce moment, sans doute, qu'il constatera qu'il vient de mettre la main sur une nouveauté séduisante.

Le lecteur un tant soit peu amoureux des chats cédera spontanément à la tentation de feuilleter ce volume à la couverture alléchante.

Ceci étant dit, il n'est pas nécessaire d'aimer les chats pour apprécier la prose de cette jeune écrivaine. À n'en pas douter, elle connaît l'animal, et réussit fort bien à le mettre en scène – que ce soit en lui assignant un rôle principal ou secondaire – , mais son talent se déploie surtout dans sa façon originale de s'exprimer. Qu'elle se livre à l'autopsie angoissante d'une dépression nerveuse (« Dormir très mal », écrit à l'infinitif), analyse les sentiments explosifs de deux adolescents en fugue (« *Bobby Bibbo se fait kidnapper* », l'un des meilleurs textes) ou mette fin sadiquement à une histoire d'amour impétueuse (« *Bonbons à la menthe* », cruellement délicieux), elle adapte différemment chacune de ces tragicomédies, tant dans la forme que dans le style et le ton. Certains récits aboutissent à des chutes qui estomaquent (« Bonbons à la menthe », « Dormir très mal ») alors que d'autres distillent une tristesse amère (« Garçons en mauvais état », « La mort d'un chat », « Pas d'espoir pour les bizarres ») mais, politiquement incorrectes, pétries d'humour, de tendresse ou de mauvaise foi, ces histoires d'aujourd'hui tapent toujours dans le mille.

GINETTE BERNATCHEZ



POÉSIE

DANY BOUDREAULT
Voilà
Les Herbes rouges, Montréal
2006, 60 pages

« Mais je vous préviens ° Je vis pour la dernière fois » : l'épigraphe d'Anna Akhmatova inaugurant le recueil de Dany Boudreault est révélateur. Révélateur à la fois de la difficulté de vivre, omniprésente dans l'œuvre, mais surtout de l'urgence de vivre ou encore d'une nécessité de survivre qui ne laisse pas de repos… même au lecteur ! Aucune majuscule de départ, aucun point final : le long poème de Dany Boudreault se lit d'un souffle. Ainsi, ce n'est pas tellement à un parcours de lecture qu'il nous convie, mais à un marathon ! Dès le début de l'ouvrage, on est happés, comme si on mettait le pied dans un train déjà en marche, un train qui ne s'arrêtera jamais. La dernière page a beau dire « voilà ° tu sais tout », on a l'impression que le voyage n'est pas terminé, qu'on ne fait que sauter en bas et regarder le train poursuivre sa course.

Il en vaut la peine, ce voyage, même s'il a quelque ch2ose d'inéluctable… un peu comme la vie, finalement. Le titre, *Voilà*, annonce un peu cela : une vérité, un état de fait contre lequel on ne peut pas grand-chose. La première page n'augure rien de bon : « il y a la ville ° c'est mal parti […] regarde nous ° notre lieu ° pas fort » (p. 11). Puis, la déception s'installe, rapidement : « les oiseaux c'est plus la peine ° on aurait cru ° ils ne font rien » (p. 17). Il s'agit peut-être de la condition humaine, simplement : « nous ne faisons rien avec précision ° nous avons un pied dans la neige sale ° l'autre dans l'amour » (p. 17), « nous sommes de l'incontournable pays » (p. 50). Condition à laquelle on se frappe, comme contre un mur qui s'est « fait par en dedans » (p. 12).

Voilà parle aussi de solitude, celle qui est là parce que l'autre n'y est pas, pris dans ses propres misères, « un naufrage ordinaire ° c'est l'étiquette ° qui dépasse », mais également de celle qui est à faire : « les duels m'ont appris la solitude à faire » (p. 25). Une solitude qui ne va pas sans inquiétude, « parfois je rêve que ma vie est un long rendez-vous manqué j'ai peur » (p. 19), « je m'inquiète ° encore ° je ne sais plus par où vivre » (p. 12), sans consentement difficile, « j'en ai gros à mourir » (p. 50). Il n'est pas facile d'être vivant, ni de tout repos, et ce n'est surtout pas acquis : « parfois nous ne savons plus vraiment ° comment être vivants ° puis ça revient ° nous revisitons l'hémorragie ° nous parlons du miracle du désert » (p. 26). Après tout, « c'est un poème de vivre jusqu'ici » (p. 14).

Cet étrange recueil va en tous sens : de Pompéi à l'Alberta, de Cohen à Depeche Mode… Deux personnages (Johanne et Ghislain) font irruption au milieu ; on ne sait pas très bien où ils vont, d'où ils viennent… On a un peu l'impression, en refermant le livre, d'avoir fait comme l'homme photographié sur la couverture : une pirouette qui nous ramène au même point. Le « je » du recueil en témoigne : « je ne suis pas reposant ° à part le tourbillon ° je ne voyage pas grand-chose » (p. 41). Mais on le vit, ce tourbillon, l'espace d'un instant, comme si on traversait une zone de turbulences. On dévale les mots avec celui qui est « né d'une traite » (p. 19), saisi comme lui par la vie qui arrive comme un coup de poing : « j'imagine que je vis les choses ° je vis et c'est tout à coup ° vlan ° c'est vécu ° comme » (p. 16) L'expérience de *Voilà*, c'est ce *vlan*, la claque du quotidien, cette vie à laquelle on peut difficilement échapper… « notre itinéraire d'à-peu-près » (p. 57). Mais c'est aussi une quête vertigineuse de sens, « l'amour à suivre comme un métier » (p. 54), la volonté d'échapper au pire parce que « de toute façon ° le pire ° ça reste dans la brisure » (p. 53).

Dany Boudreault invite à « l'indiscipline d'être soi », même si « c'est affolant » et que « Dieu a cassé son bail » (p. 40). Il y a une brutalité, mais aussi une sorte de beauté crue qui émane de ses images : « les conseils sont tristes comme des bungalows » (p. 13), « c'est clair comme une Buick au soleil » (p. 14), « celui-là empaqueté dans du sexe comme un cadeau » (p. 33). Elle passe d'ailleurs beaucoup par le corps, sa poésie : « un cabot sauvage avant la castration ° je zigne ma vie à quatre pattes ° je cherche mon pylône à frémir ° comme un fantassin sa Kalashnikov » (p. 27). Il est vrai que « l'étreinte nous précède » (p. 21), et que, même si nous restons en quelque sorte « à côté d'un tracteur qu'on répare toute une vie » (p. 32), nous cherchons par tous les moyens « [à habiter] dans le très vibrant » (p. 58) parce qu'il y a la lumière à atteindre, comme une promesse : « la lumière est comme il faut ° elle est plus tard ° elle ouvre la secousse » (p. 11).

Nous ne voulons pas « être une longue banlieue » (p. 49). Et, si « il y a ces gens qui se touchent par tradition ° nous ne sommes pas ces gens » (p. 51).

Voilà est le second recueil de poésie de Dany Boudreault à paraître aux Herbes rouges après *Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau*. À lire d'une traite.

GENEVIÈVE TOUSSAINT

CORINNE CHEVARIER
Dehors l'intime
Les Herbes rouges, Montréal
2008, 75 pages

Dans ce deuxième recueil, Corinne Chevarier « repousse les frontières de l'intime », nous dit le texte en quatrième de couverture. Le titre de l'œuvre appelle un tel commentaire, alors que l'intimité semble d'emblée faillir à sa propre nature qui est d'être contraire à l'extériorité. Cette tension trouve son expression la plus imagée au sein des aléas du désir engendrés par une vie de couple agitée, prise en un va-et-vient qui n'offre aucun repos, mais où chacun des amants se risque et se sacrifie, sinon par fidélité, du moins par fanatisme : « je nous fouille dans les palpitations ° une sonde sous l'épiderme °° l'amour kamikaze nous vrille » (p. 10). Le corps joue ici un rôle primordial, constituant la frontière entre le dedans et le dehors, la porte communicante – l'ultime section du recueil s'intitule « Une porte dans la poitrine » – par où le sujet éprouve la présence de l'autre en des élans toujours passionnés et violents : « doucement tu enfonces ton bras dans mon dos ° armoire à plaisir ° je t'invite à manger cru » (p. 15).

À certains moments, la femme est obnubilée par l'amant qu'elle convoite, si bien qu'elle le retrouve partout sur son chemin : « à quoi sert de te nommer ° tu dépasses de partout » (p. 17). Une fureur d'aimer tenace l'invite à s'investir en dehors d'elle-même, comme si un tel effort allait lui permettre de s'éprouver en un lieu où son intimité n'existe plus : « j'écris que je t'aime ° mon corps détale hors de ma chemise ° ta promesse me dévore jusqu'au jardin » (p. 16). Conditionnée par une « promesse » que l'autre ne paraît pas tenir, cette sortie de soi place le sujet des poèmes devant un monde difficile

à habiter, alors que ses repères les plus visibles constituent un lot de frustrations et de blessures : « la raideur de l'air me fend ° je composte ma déchirure ° dans une boîte de sel » (p. 54). Conscient des difficultés que cette posture comporte, le sujet résout de s'effacer avec méthode et minutie, imposant une distance irrémédiable entre son intimité et lui, jusqu'à se réifier et devenir du même coup un être anodin, une présence qui va de soi : « à mon départ ° l'orme prendra ma place » (p. 75). N'est-ce pas de la même manière que nous parviennent ces vers, presque familiers tant la poésie québécoise des dernières années nous a habitués à une parole cultivant le sillon de l'intimité dans l'espoir d'y faire pousser un chant universel (« repousser l'intime »), alors même qu'elle insiste sur la faillibilité du langage ?

Ce n'est pas l'ambition d'atteindre un tel but qui déçoit ici comme la manière d'y arriver. J'entends que le travail de l'image, bien souvent, ne permet pas d'incarner avec profondeur et proximité les élans intérieurs qu'il paraît devoir exprimer : « la peau amnésique ° déracine le noyau des mutismes ° drus comme des lames inattendus » (p. 56). L'image demeure à distance du lecteur, car elle ne transforme pas l'étrangeté initiale, par un effet de retour, en une sensation de familiarité nouvelle qui aurait pour conséquence de lui faire définitivement pénétrer et posséder le texte. Cela étant dit, certains passages transfigurent des réalités dont nous sommes si proches qu'un enthousiasme, typique d'une révélation soudaine, consacre le poème. Je pense à ces « amitiés jetées dans un sac à chaussures » (p. 47), mais aussi à ces deux vers procédant d'une forme d'ellipse : « février entre dans mon gant ° je pense à toi » (p. 57).

L'architecture du recueil, divisé en quatre parties (« La morsure d'une chambre », « Salon sanguin », « L'alvéole sous l'escalier », « Une porte dans la poitrine »), développe avec précision la filiation du corps et de la maison comme deux espaces où la présence / absence de l'autre génère un conflit intérieur qui se heurte aux possibilités réduites de la parole : « Je tends l'incertitude ° vise l'espace imprudent derrière les livres ° ce lieu qui ne s'écrit pas » (p. 31). Peut-être est-ce ces vers tendus vers l'indicible et le silence qui me laissent le plus tiède, car il s'agit là d'un motif qui, s'il n'est pas épuisé, demande une originalité hors du commun pour étonner le lecteur de poésie actuelle.

THOMAS MAINGUY

MONIQUE JUTEAU
Des lieux, des villes, un chou-fleur
Écrits des Forges, Trois-Rivières
2008, 98 pages

On s'avise, avant même de plonger dans le dernier recueil de Monique Juteau, d'en estimer le contenu pour en saisir la cohérence, au moins globalement. On croit trouver des réponses dans le péritexte, mais la table des matières se décline à peu près comme le titre et l'explication placée en tête du recueil ne donne guère plus d'indices sur le dernier terme de l'énumération : « Un chou-fleur, un seul, mais il y aura bien d'autres victuailles » (p. 7). Qu'importe, le texte finira par s'éclairer de lui-même, se dit-on pour soi-même, titillé par ce titre sibyllin. Et on entre dans cette poésie comme on se met à table, les sens éveillés par les arômes des aliments, des boissons et des épices ; on saute d'un titre à l'autre en suivant le fil de cette thématique alimentaire : « Sous le signe de la pomme de terre », « Pas de pique-nique possible », « Creux de la cuillère », « Pas d'appétit », « Poulet tandouri, et cetera », « Potage de mars », « Comme dans une yaourtière », « En trois remontants », « Recette »... Tout le recueil est porté par la nourriture, qui revient partout comme un point de référence, un élément stable dans une poésie qui voyage entre les environs de Trois-Rivières, où vit l'auteure, l'Inde (ou *les* Indes [p. 49]), Paris et Lyon.

Ce voyage, Monique Juteau en donne une manière de récit au fil des poèmes, qu'elle fait précéder de *notes d'existence* pour expliquer les circonstances entourant l'écriture de chacun d'eux. Ces notes, qui parfois agissent presque comme des indications scéniques (voir « Jeux de mémoire en l'espace de quelques huîtres », p. 23), donnent à l'ensemble une linéarité particulière, celle d'un carnet ou d'un journal esquissant sur le vif des scènes quotidiennes (ou tout à fait insolites) : « *Je vais au pain ; des bouts de chansons françaises resurgissent malgré les oxydes d'azote, les dioxydes de soufre et les hydrocarbures.* Savez-vous planter des choux ? Où trouver l'if et le houx ? Comment entrer dans la ronde sans épuiser les platanes ? °° [...] Que ramenez-vous au crépuscule quand la ville noircit les yeux des enfants fatigués d'avoir trop appris ? Demandent les maîtres corbeaux des fables. L'Enfant Jésus dans le jargon des statues. Les nounous de leur bouche-bonbon. °° [...] Savez-vous ? Savez-vous comment enlever une écharde du doigt ? Amender la terre ? Épierrer les mains des hommes en guerre ? Où trouver le chat de la mère Michel ? Redemandent les marchands de poireaux. Les poètes en vélo par odelettes, jambes et madrigaux, bouts rimés et ronds d'eau » (p. 58-59). La vivacité, la verdeur, le rythme et l'humour de cette poésie tiennent constamment à distance le piège de l'anecdotique : l'écriture de Monique Juteau est de celles que l'on souhaite entendre – et il semble que cela est effectivement possible dans les lectures publiques qui en sont régulièrement offertes. Manifestement sensible à la musique, l'auteure en multiplie les marques tout au long du livre, que ce soit dans les nombreuses références à la chanson (voir « La chanson repassée », p. 26, et « Saumure », p. 36), dans les mises en scènes musicales qu'elle intègre à ses poèmes (voir « 9e rang », p. 13-14) ou dans la forme même qu'emprunte leur composition (voir « Banana blues », p. 32, et « La chanson du bazar », p. 53-54).

Les jeux sur la langue s'y greffent presque naturellement et libèrent l'accès à une réflexion plus large sur la poésie, disséminée dans le recueil. Dans « Poètes mange-tout », on lit par exemple : « Quand ils sont en *cocolère*. En beau fusil. Parce qu'il y a trop de coupe-coupe et d'arrache-cœurs. Les poètes s'inventent des ponts couverts. Pour faire passer les mots du côté de la parole. Afin d'empêcher les phrases de tourner en rond. La pensée de perdre Terre. Les questionnements de partir au vent » (p. 90).

La fin du livre semble coïncider avec un certain abattement. Spécialement dans les quatre derniers poèmes, on sent la présence d'une débâcle qu'on arrive mal à identifier : le terme d'un voyage, simplement, ou la maladie d'un être cher et le « chagrin » qui l'accompagne ? Revient alors à l'esprit cette image du chou-fleur formant la dernière strophe du poème d'ouverture : « N'y aurait-il pas un préposé des saisons qui pourrait m'expliquer pourquoi, un jour, on se lève avec un chou-fleur blanc cassé à la place du cœur ? » (p. 12). Et l'on se

prend à entretenir le même espoir en parcourant à nouveau cette poésie qui dissimule ses mystères sous des dehors simples et ludiques, et l'on relit en souriant, tendrement, autant de fois que le cœur en résonne.

EMMANUEL BOUCHARD

JOËL POURBAIX
Dictature de la solitude
Éditions du Noroît, Montréal
2008, 117 pages

Signant avec *Dictature de la solitude* son quatorzième ouvrage, Joël Pourbaix lance un galet de plus au fleuve qu'il avait commencé à faire couler en 1980 avec son premier recueil de poésie en prose, *Séquences initiales*. Une fois de plus inscrite sous le signe d'un dépaysement soutenu par une quête aussi intime qu'exotique, cette nouvelle publication est traversée par la métaphore féconde de la poésie, assimilée à une pierre, qui ne serait « qu'un moment de la rivière » (p. 9). Pourbaix annonce donc d'entrée de jeu la plurivocité sur laquelle il veut bâtir son ouvrage, qui oscille entre la nécessité de fixer en un instant verbal le foisonnement fluide du monde et celle, condition impérative de son art, de glorifier l'instabilité.

Si la subtilité des constructions peut faire en sorte que l'on confonde ainsi pierre et rivière, cette double entente, Pourbaix la cultive en se plaçant sur un fil ambigu à mi-chemin entre le désir de solitude et le besoin de tout embrasser. Ce brouillage habilement orchestré met en évidence le plaidoyer du poète en faveur, justement, d'une ambivalence propre à rappeler une « indécise frontière » (p. 22) entre les univers matériel et spirituel qu'il croise en jouxtant les affinités contradictoires qu'ils portent. Placée au centre de tout ce mouvement enclenché au nom du déploiement d'un imaginaire fertile, cette réunion des contraires exalte effectivement la suprématie de la parole faite matière, la supériorité, en réalité, de l'action poétique en tant que façon d'infuser une signification à l'essence informe dont l'infinitude dérouterait autrement : « [d]ire le néant, c'est encore en faire une chose » (p. 69). En fait, pendant que les mots que Pourbaix « ne [...] ramasse pas » tombent dans l'inutilité (p. 51), la puissance créatrice de l'art se fait existentialisme. Et le combat n'est pas uniquement celui de la vie humaine, c'est aussi celui qui assure la poursuite de toute poésie.

Car, si une certaine valorisation de l'instant n'est pas sans en appeler à une plénitude du temps, au-delà d'une volonté bien assumée de peindre les infinies nuances de la nature physique et de la pensée volage – c'est en captant leurs infimes variations que Pourbaix entend en combattre la dépossession –, il y a chez le poète une tentative, elle aussi réussie, de briser l'ordre établi, de contrer, surtout, le mutisme d'un confort indifférent et de se garder bien loin du danger de verser dans la superficialité dérisoire qui menace « [d']encrass[er] [l'être dans] la certitude d'exister » (p. 33). Ainsi, puisqu'elle doit s'opposer à un certain déterminisme qui guette passivement celui qui refuserait de contribuer, par la création, à la prodigalité de la vie, la survivance féconde que rend possible une odyssée poétique telle que la propose Pourbaix commande une appropriation de l'espace, une invention qui permette de l'habiter en l'investissant complètement.

Par la logique du dépassement qu'il préside en assemblant aussi ingénieusement les fragments qui composent son recueil, Pourbaix tend à mettre l'éloge de la poésie au service d'une brillante affirmation de l'Homme qui lui permet en somme de « croire aux êtres plutôt qu'à leur disparition » (p. 58).

CAROLE-ANNE TANGUAY

JEAN SIOUI
L'avenir voit rouge
Écrits des Forges et Le temps des cerises, Trois-Rivières et Pantin
2008, 59 pages

« Je suis cet autochtone avec sa vie, ses passions, ses joies, ses douleurs, sa fierté qui écrit rouge, couleur des Anciens » (quatrième de couverture). Voilà comment se présente Jean Sioui, un poète wendat (huron) né à Wendake en 1948, auteur de trois recueils et d'un roman pour la jeunesse. Son dernier livre est tout teinté de ce rouge associé à ses origines, mais également à la souffrance et à la colère qui apparaissent périodiquement dans ses textes. Il faut pourtant le dire d'entrée de jeu : il ne s'agit pas d'une poésie de désespérance, mais bien davantage d'une prise de conscience doublée d'un certain optimisme vis-à-vis de l'avenir ; prise de conscience d'un homme et d'un peuple trop souvent bafoués, dépossédés, qui manifestent le besoin et le désir de reprendre en mains leur destin : « Wendats par milliers puis cent ° Nomades au gré des saisons puis en réduction ° Les sentiers que nos mocassins ont foulés vivent sous les villes °° Avant de baisser l'échine rencontre l'épinette blanche ° Sa tête relevée au ciel ° Ses racines ancrées dans notre sol ° Te diront que tu te dois de rester fier °° Au milieu d'un pays qui ignore son voisin ° Agrippe tes bras à la taille de l'arbre pour grandir avec lui » (p. 47).

Cet élan vers de « nouveaux chemins » (p. 13) repose souvent sur le constat d'un écart entre l'homme blanc et l'Indien (« Vous mangez à l'heure de votre montre ° couchez aux côtés de vos piastres ° pressés tristes les dents serrées °° comme l'étincelle est faite pour voler ° l'Indien est fait pour s'ajuster ° à l'heure de la nature et du soleil » [p. 11]) ou, d'une façon encore plus significative, entre l'Indien d'autrefois et l'Indien contemporain, entre celui d'avant et celui d'après les réserves : « trapu ° jambe arquée ° pieds vers l'intérieur ° dos courbé ° nez écrasé ° tranquille ° rieur ° sage ° courageux ° orgueilleux ° libre °° merci à mon père qui m'a fait connaître mon passé °° alcoolique ° drogué ° gras ° diabétique ° triste ° écrasé ° en réserve °° merci à qui ? » (p. 34).

Dès le début du recueil, le lecteur suit la piste de l'« autre naissance » (p. 14), mais tout le ramène au passé et aux « souvenirs errants » (p. 27) : l'af-

firmation de l'Indien consiste d'abord en une réconciliation avec la sagesse et les valeurs ancestrales (« la lumière possible », « l'équilibre possible » [p. 117]). Les poèmes sont traversés par la marche d'un homme dans l'espace, qui semble vouloir se rapprocher de lui-même, se reconquérir, attentif aux silences et à « la parole des esprits » (p. 21). En plus de passer par une reconnaissance explicite de la tradition (voir p. 45-46), cette reconquête s'effectue dans l'exploration de la nature, dont le poète parvient à capter des détails saisissants : « parmi les fougères enjôleuses ° j'ai fait sonner l'heure du bonheur ° dans la feuillée colorée de l'automne °° dans la danse des folles mésanges ° j'ai avalé l'odeur des vents ° le cri de l'écureuil sur les épaules °° pour jouir de la terre en rut ° qui m'offrira ° plus sauvage cachette ° que le bosquet qui m'ouvre ses branches » (p. 55). À la fin du recueil, le retour sur soi s'ouvre sur un mouvement vers l'autre qu'on peut lire comme une réponse à l'isolement mutuel de l'Indien et de l'homme blanc évoqué précédemment. Conformément à la thématique développée par Jean Sioui, c'est une « vieille aborigène » qui l'institue : « Si tu es venu ici pour nous aider, retourne chez toi ° Mais si tu es venu ici pour chercher avec nous ° la sagesse et la liberté, alors tu es le bienvenu » (p. 59).

L'avenir voit rouge rend compte d'une volonté d'affirmation qu'on ne peut qu'admirer. On a cependant l'impression d'y voir souvent transparaître l'argumentation, dont le tracé se développe pourtant de façon oblique et non linéaire. Cet inconfort est atténué par la force de plusieurs images et l'effet général demeure assez convaincant.

EMMANUEL BOUCHARD

ROMAN

DONALD ALARIE
David et les autres
XYZ éditeur, Montréal
2008, 120 pages
Coll. « Romanichels »

Dans son dernier roman, *David et les autres*, Donald Alarie, déjà auteur d'une vingtaine d'ouvrages, ferme résolument la porte à l'acrimonie, au vacarme et à la colère. Chez lui, aucune agressivité, pas de rancœur ni d'amertume, à un point tel qu'inconsciemment, sans doute, il devient presque subversif. Ainsi lorsque, à l'adolescence, son héros est victime de sévices sexuels, il évitera de braquer les projecteurs sur les conséquences forcées de ces événements graves. David vivra cet épisode, relaté en deux pages, sans réaction apparente, avec une sorte d'indulgence qui trouve sa source dans un tempérament réservé, fortifié par la réflexion et la délicatesse de ses sentiments. Il faut bien reconnaître qu'un tel parti pris détonne dans le roman contemporain. Mais, ne serait-ce pas plutôt la nature simple et sincère de David qui détonne ? Son absence d'acharnement, accompagnée d'incertitude, d'émerveillement et de bienveillance ?

David est un écrivain tranquille qui s'accommode des vicissitudes du métier en s'adonnant à l'occasion au travail d'homme à tout faire. Autour de lui, gravitent les Autres. Ceux qui ont laissé une empreinte vive et durable dans sa vie : de bons parents, une sœur excentrique, sa fille Annie, la mère de celle-ci, un petit-fils Benoît, Donald l'ami fidèle et Françoise la cousine bienveillante, de même que des lecteurs émus par son œuvre, des inconnus croisés dans la rue ou au café, des écrivains aimés, ses éditeurs… Tous ceux, en somme, qui ont assuré la jonction entre son âme inquiète et le monde extérieur.

Un peu comme une voix hors-champ mesurée, un narrateur commente la trajectoire de David – principalement, du point de vue de ce dernier. L'histoire qu'il nous raconte avance par tressaillements, au gré des rencontres et des événements qui ont orienté l'existence du héros. *David et les autres* est un livre doux-amer qui se prête à une lecture chuchotée. Ce roman, écrit court sans viser à l'effet, reflète sans doute la personnalité d'un auteur pour qui l'acte d'écriture est dénué de prétention, afin, semble-t-il, de faire valoir l'essence profonde des rapports humains quand l'esprit reste ouvert.

GINETTE BERNATCHEZ

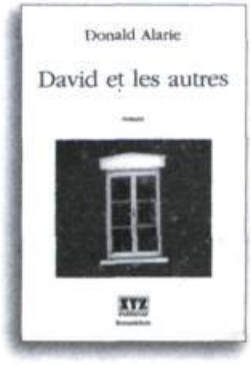
CORINNE BAYLE
Ombre d'amours et de rêves
Éditions du Noroît, Montréal
2007, 105 pages

« Les êtres qui écrivent des livres, comme ceux qui en inspirent, sont les seuls êtres auprès desquels je suis constamment sous un charme » (p. 73), avoue la narratrice du roman de Corinne Bayle. À vrai dire, cette femme, qui se dévoile si peu au fil du récit, s'attache surtout à ceux qui ont eu recours à l'imaginaire pour se rapprocher de la vérité. Musées, lieux de culte, théâtres et bibliothèques abritent les fantômes consolants qui assoupissent les démons de son esprit. D'aucuns se sentent en fusion avec la nature, ils y retrouvent une sérénité mélancolique et apaisante ; or, dans cette fiction intimiste, l'héroïne vit plutôt en symbiose avec l'art, seule réponse valable à ses angoisses.

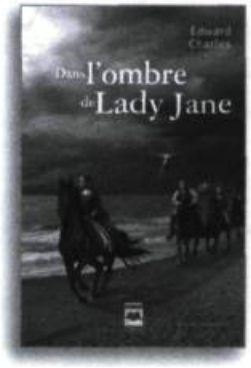
Sur les pas de celui qui est parti, elle parcourt Saint-Pétersbourg, s'abandonnant à la méditation. Le souvenir de ses lectures lui permet de voyager à rebours du temps, en explorant des lieux magiques remodelés par le songe. Sidérée par des images évocatrices, elle fait station devant un tableau, une cathédrale, un jardin… « C'est pour de telles sensations de plénitude que je m'enfonce dans mon rêve » (p. 24), dit-elle. Un aveu douloureux jette toutefois une lumière crue sur ce vagabondage onirique. « J'ai laissé partir celui que j'aimais, me consacrant à une existence absolument vaine… » (p. 37).

Corinne Bayle enseigne la littérature à l'Université de Brest. Elle s'est beaucoup intéressée à l'œuvre de Gérard de Nerval, qui projette, semble-t-il, une ombre protectrice sur ses écrits. Le roman érudit qu'elle signe ne s'adresse pas à l'amateur de suspense, mais il ne sacrifie en rien le mystère au savoir. Sa facture poétique s'inscrit dans une démarche créatrice personnelle qui marie étrangement le rêve à la réalité.

GINETTE BERNATCHEZ



EDWARD CHARLES
Dans l'ombre de Lady Jane
Traduit de l'anglais par Daniel Lauzon
Hurtubise HMH, Montréal
2008, 656 pages



Le franc succès qu'a connu l'an dernier la production cinématographique *Elizabeth, l'Âge d'or* a éveillé l'intérêt général pour l'Angleterre du XVIe siècle et pour la lignée royale des Tudor. Avec *Dans l'ombre de Lady Jane*, on redécouvre cette grande dynastie qui a fait de l'Angleterre une puissance européenne majeure.

Avril 1551. La famille Grey, l'une des plus influentes d'Angleterre, visite sa propriété de Shute House, dans le Devon. C'est l'occasion pour Richard Stocker, fils de modestes paysans, d'améliorer son sort, de parfaire son éducation. Et de découvrir l'amour.

Deux des filles Grey bouleverseront sa vie : Lady Catherine, avec qui il entretiendra une passion charnelle, et Lady Jane, avec qui il développera une profonde amitié.

En guise de récompense pour avoir sauvé ses filles d'une noyade certaine, Lord Henry Grey, Marquis de Dorset puis Duc de Suffolk, le prend à son emploi. D'employé subalterne dans le Devon, il devient tour à tour second écuyer, scribe, secrétaire personnel et confident attitré du duc. Sa position lui permet de voyager, d'évoluer au milieu de rois et de princesses et de rencontrer les personnages les plus éminents du pays, dont Édouard VI. Voilà donc Richard plongé au cœur des rouages de la haute société, du pouvoir et de la richesse, où il est le témoin silencieux de conspirations, de diffamations, de bassesses et d'injustices de toutes sortes.

Mais le roi meurt prématurément et Jane est proclamée reine à la suite des manigances de son père. Marie Tudor s'empare toutefois de la couronne et emprisonne sa rivale dans la Tour de Londres. Richard, en sa qualité de fidèle serviteur, lui apportera soutien, protection et compagnie jusqu'à son destin tragique.

Avec *Dans l'ombre de Lady Jane*, Edward Charles signe le premier roman d'une série de cinq sur la vie de Richard Stocker, qui s'annonce on ne peut plus prometteuse. Ce livre riche en informations sur la politique anglaise d'un XVIe siècle de bouleversements religieux et sociaux traduit bien la passion de Charles pour l'histoire de l'Angleterre. Voilà un captivant thriller politique, une irrésistible histoire d'amour. Bref, un premier roman fort réussi où l'intrigue est si habilement tissée qu'on ne peut en décrocher totalement !

Passionnés de sagas historiques, soyez les témoins privilégiés des complots, des intrigues romantiques et des alliances stratégiques de cette époque merveilleuse et impitoyable, où l'on sauve sa peau ou perd la tête, selon son allégeance religieuse et politique.

ÉLOÏSE ST-PIERRE

YING CHEN
Un enfant à ma porte
Boréal, Montréal
2008, 155 pages

La narratrice est une vieille connaissance : depuis *Immobile* et *Querelle d'un squelette avec son double*, cette femme, une morte vivante, tente de percer le mystère qu'est la vie. Hésitant entre le monde réel et celui de l'au-delà, elle est insituable. Tantôt décharnée et exsangue, tantôt animée d'une vie factice, elle parcourt ses vies antérieures. Cette fois, elle subit les suites de son refus de sauver son double, une femme enceinte, ensevelie sous les décombres d'une maison qui s'était effondrée à la suite d'un tremblement de terre. Un jour, elle trouve devant sa porte un jeune garçon qui pourrait être l'enfant de celle qui est morte de l'autre côté du fleuve. Mue par un instinct qu'elle croit maternel – qui se détournerait d'un enfant en haillons, affamé ? –, la protagoniste l'accueille. Mais non sans arrière-pensée : pour être acceptée comme épouse modèle par son mari, A., la famille de ce dernier, les voisins, ses connaissances, elle *joue* le rôle de mère. Pendant un peu plus d'un an, elle fait comme d'autres mères : laver, ranger, cuisiner, nettoyer la maison, toutes sortes de corvées. Très vite, elle se rend compte que l'enfant trouvé, au comportement vaguement autistique, devient un poids insupportable. Elle est soulagée quand il disparaît, de façon aussi mystérieuse qu'il était apparu.

La quatrième de couverture promet « un livre dérangeant, choquant, scandaleux ». N'en déplaise à l'éditeur, mais qu'y a-t-il de scandaleux quand une femme, qui n'a pas d'inclination pour la maternité, refuse de s'occuper d'un enfant ? Ce roman est davantage un règlement de compte sur le plan social. Dire ses quatre vérités ne devrait être ni choquant ni dérangeant. Ce roman est sans doute l'un des plus percutants de l'auteure d'origine chinoise. Elle y dénonce les moules dans lesquels la société presse les individus : le rôle du père distant, s'érigeant en juge quant au comportement de sa femme qui lui prépare un digne héritier ; les « autres », qui observent, épient les gestes de la femme et la condamnent, malgré ses efforts d'inculquer à l'enfant une éducation qui en ferait un bon citoyen, (« politesse, propreté, intelligence, gaieté, sociabilité », p. 78). Peine perdue. L'enfant demeure réfractaire, se fait tyran. Alors la « mère », pour ne pas mourir (enfin !), dans un acte d'autoprotection, l'enferme dans sa chambre, pour le perdre à la première occasion. Acte cruel ? Non, de survie, plutôt.

Ce livre détruit des mythes rattachés aux « joies de la maternité », qui tombent, les uns après les autres. Il ne s'agit pas d'accepter ou de rejeter ce que nous dit l'auteure. Il serait prétentieux de prendre parti pour ou contre le raisonnement froid de la femme et d'être scandalisé par son récit, émouvant dans sa simplicité, dans son implacabilité aussi. Voilà un livre qui montre les deux côtés de la médaille. Avec chaque nouveau roman, Chen continue à creuser la question qui la hante depuis ses débuts : « Qu'est-ce que la vie face à la mort ? ».

HANS-JÜRGEN GREIF

FRÉDÉRIC CHOURAKI
Ginsberg et moi
Seuil, Paris
2008, 227 pages

Prenez un verre de champagne et versez-y du Chouraki : c'est rafraîchissant à souhait, pétillant de malice, avec juste assez d'alcool pour vous faire tourner un peu la tête. Pendant quelques heures, l'auteur vous plonge dans un magnifique quartier de Paris, le Marais, carrefour de cultures du monde entier, haut-lieu également du milieu gai parisien. Simon Glückmann (un nom ashkénaze qui signifie « homme chanceux »), jeune juif ambitieux, blond, beau, désœuvré, incarnant l'essence même de la gaieté parisienne, y vit pleinement son homosexualité tout en travaillant vaguement à une thèse de doctorat. De plus, il écrit des textes délirants pour un magazine archiféministe. Malgré lui, il séduit quantité de femmes qui veulent le convertir à la « normalité ». Pour tout dire : elles sont complètement folles de lui, même si elles savent qu'il est non seulement épris de Samuel Rosenblatt (« feuille de rose »), acteur et superbe rouquin, mais amoureux du grand Allen Ginsberg, poète-prophète-survivant de la *beat generation*, ami intime des Jack Kerouac et *tutti quanti*. Bien que Ginsberg ne soit plus qu'une horrible vieille épave que l'abus de la drogue, de l'alcool, de pratiques sexuelles, les unes plus étonnantes que les autres, n'ont pas réussi à détruire, notre Simon-le-chanceux ne vit que pour l'adorer.

C'est là où les choses se corsent : ayant le verbe aussi facile que la cuisse, Simon est nommé stagiaire à la synagogue du Temple. Son but : sortir des sentiers battus, réinventer la communauté juive du Marais. Il y arrive en invitant Ginsberg comme animateur. Bientôt, les fidèles répètent à l'unisson des « Om », les unissant au Tout, à l'Univers, à la Paix. Vêtus de plus en plus légèrement, ils hument avec délices les effluves de l'encens, se bercent au son de mélodies indiennes, bref, ils succombent au charme subversif de cette ruine ambulante qui les débauche, jusqu'au dernier. Pendant ce temps, Simon s'est laissé « convertir » (rassurez-vous, pour un bref moment seulement) par sa colocataire, institutrice fade et idiotement fidèle à son Simon. Elle met au monde un hydrocéphale... noir, dont la couleur surprenante est sans doute attribuable à quelque gène transmis par la reine de Saba. Voyez vous-même pour la conclusion du roman.

Ce livre trahit non seulement une profonde connaissance du milieu, mais il vous fera rire d'un bout à l'autre. Parfois, c'est un rire jaune qui vous secoue, mais le texte est toujours hautement divertissant, avec des répliques d'une précision rare, un vocabulaire aiguisé comme une lame de rasoir. Ce n'est peut-être pas de la « grande littérature », mais c'est une bouffée d'air frais dans la grisaille du temps.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANNIE CHRÉTIEN
La volière
L'instant même, Québec
2008, 145 pages

Un traducteur dont la femme vient de disparaître est envahi par une étrange cohorte : un nain habillé de jaune, une vieille femme squelettique, une petite fille qui brûle une allumette après l'autre, un colosse au visage tuméfié, un suicidé, une ballerine, une femme sans jambes, un Américain qui veut faire signer au traducteur un contrat auquel ce dernier ne comprend rien puisqu'il est rédigé dans une langue incompréhensible. Quelles sont les intentions de cette bande ? Sont-ils tous fous ? Sont-ils des créatures issues de l'imagination fiévreuse du traducteur ?

En lisant ce bref roman, le premier d'Annie Chrétien, nous nous croyons dans un procès labyrinthique où il n'y a pas de juge, rien que des accusés qui ignorent, disent-ils, leur crime. Autrement dit, nous sommes dans un monde kafkaien, poussé à ses limites. Il n'y a plus de repères logiques, le monde vient de basculer dans l'absurde. Comme chez Kafka, une faille anodine, un accès d'amnésie viennent détruire la vie passée du traducteur, qui assume le rôle de celui dont la mémoire est encore plus ou moins intacte. Il se voit plongé, avec une violence à nous couper le souffle, dans les limbes d'un monde où les événements finissent par détraquer le cerveau du protagoniste.

Ce qui séduit dans ce livre : la force de l'écriture, la langue patiemment travaillée afin de faire ressortir l'étrangeté des personnages, avec des phrases brèves, ciselées, réduites à l'essentiel. En relisant le roman de Chrétien, on se rend compte qu'il n'a pas besoin de comparaisons flatteuses. Tout auteur disposant d'une telle force vole parfaitement de ses propres ailes. *La volière* est une immense devinette, dépassant et déclassant le roman policier que l'on croit lire au début (qu'est devenue la femme du traducteur ?, pourquoi le nain porte-t-il du jaune ?, etc.). Ces êtres hallucinants sont enfermés dans une cage dont ils ne pourront plus s'échapper, comme autant d'oiseaux aveugles. À la fin de ce texte, d'une qualité exceptionnelle, l'auteure donne les réponses aux énigmes, réponses simples et convaincantes.

Un conseil, cependant : même si vous avez envie de dévorer ce livre, accordez-vous quelques pauses, sinon, sa prose ahurissante vous coupera le souffle.

HANS-JÜRGEN GREIF

HÉLÈNE CUSTEAU
Comme si de rien n'était
Les Éditions JCL, Saguenay
2008, 189 pages

Dans le premier roman d'Hélène Custeau, le titre, expliqué à quelques reprises dans la narration, *Comme si de rien n'était*, se veut une réponse à cette question : « Comment vivre (ou survivre) après un tragique événement qui nous prive de la présence d'un être cher ? » C'est ce à quoi tente de répondre l'héroïne, Anna Miller, une femme dans la quarantaine, abandonnée par un mari violent et volage, et qui a connu une enfance malheureuse dans une famille moyenne dont le père, alcoolique, violentait, impunément et souvent, femme et enfants, semant à chaque fois la terreur et suscitant la haine chez l'héroïne. L'intrigue s'amorce à Québec, alors qu'Anna sort de la dernière séance d'une thérapie pour se rendre à Montréal, où elle doit assister au procès pour meurtre prémédité de Renaud, un policier de la Communauté urbaine de Montréal et ex-conjoint de Sarah. Cette dernière en avait peur, ainsi que le confirment certains témoins appelés à la barre, dont son frère Ian : Renaud avait menacé Sarah à plusieurs reprises. Est-il vraiment coupable, lui qui n'a été vu par aucun témoin et qui n'a laissé aucun indice sur les lieux du crime ? Custeau aurait pu choisir de s'intéresser à démontrer la culpabilité du présumé meurtrier. Elle a plutôt opté, et c'est ce qui fait l'originalité de son roman, de suivre Anna, cette mère désemparée, détruite, démolie par le meurtre de sa fille et par son passé, qui a décidé, par la force de son caractère et par sa détermination, de se prendre en main et de survivre coûte que coûte à cette profonde blessure.

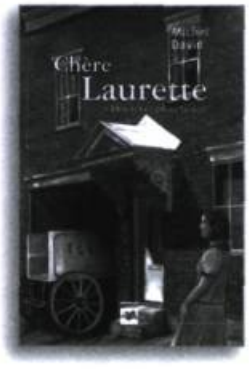
Les deux avocats, celui de la Défense et celui de la Couronne, se transforment, par les questions qu'ils posent aux témoins appelés à la barre, en véritables enquêteurs, cherchant par leur démarche respective, l'un à faire condamner un coupable et l'autre à le disculper. On ne peut pas dire pour autant que *Comme si de rien n'était* est un roman à suspense. L'intérêt provient de ce que le narrateur omniscient permet au lecteur d'accéder au passé trouble d'Anna, qui entend profiter de ces assises criminelles pour régler ses comptes une fois pour toutes avec son père : elle le hait encore, malgré la maladie – un cancer du poumon – qui l'emportera, avant la fin du procès. Première libération pour elle que cette mort. Mais qu'en sera-t-il du jugement qui sera rendu, après la délibération des membres du jury ? Voilà une question à laquelle je ne fournirai pas de réponse.

Sans en être consciente, Anna répond tout à fait au concept de résilience tel que l'a développé le neurologue, psychiatre, psychanalyste et éthologue Boris Cyrulnik (ce grand théoricien de la résilience que l'auteure connaît bien pour l'avoir convoqué dans la partie réflexive de sa thèse de doctorat pour mieux analyser l'œuvre de Nancy Huston, après avoir proposé le roman que nous avons entre les mains comme texte de création). Le personnage d'Anna sort

épuisé du procès mais transformé, grâce à sa rencontre avec un peintre qui a accepté de faire son portrait, celui d'une femme nouvelle. Anna peut rêver, parce qu'elle veut désormais vivre, en dépit de sa blessure, de sa douleur.

L'écriture du roman est de belle qualité. En recourant à une langue juste, précise, concise, l'auteure sait susciter intérêt et émotion, sans tomber toutefois dans le pathos ni dans de rebutantes considérations psychanalytiques ou psychologiques. Je ne serais pas surpris que ce roman intéresse un jour un scénariste, car le sujet peut rejoindre un vaste public, dans ce monde où les tragédies se succèdent à un rythme effréné. Voilà une œuvre qui procure beaucoup de plaisir et qui saura réconforter les Anna Miller, victimes éprouvées de gestes souvent incompréhensibles des Renaud, jaloux et déséquilibrés, les ruineurs de survivants.

AURÉLIEN BOIVIN



MICHEL DAVID
Chère Laurette
Tome 1 : *Des rêves plein la tête*
Hurtubise HMH, Montréal
2008, 568 pages

Malgré « des rêves plein la tête », comme l'indique le titre du premier tome de cette nouvelle série, malgré son désir de liberté, Laurette, avec le maigre salaire que gagne son mari Gérard, et malgré une tenue rigoureuse de son budget, arrive difficilement à joindre les deux bouts pour élever sa famille par temps de crise économique.

Ce premier tome présente Laurette, une mère de famille déterminée, dominatrice à l'égard d'un mari plutôt soumis, comme une femme qui ne s'en laisse imposer par personne. Elle fait face et tient tête à une belle-mère hautaine et désagréable, qu'elle sait remettre à sa place à l'occasion de leurs nombreux différends. Après cinq grossesses consécutives et bien qu'elle connaisse son « devoir de chrétienne », elle met un terme à la famille, car elle veut se sortir de la misère où la plonge sa famille et entend jouir d'un peu de liberté.

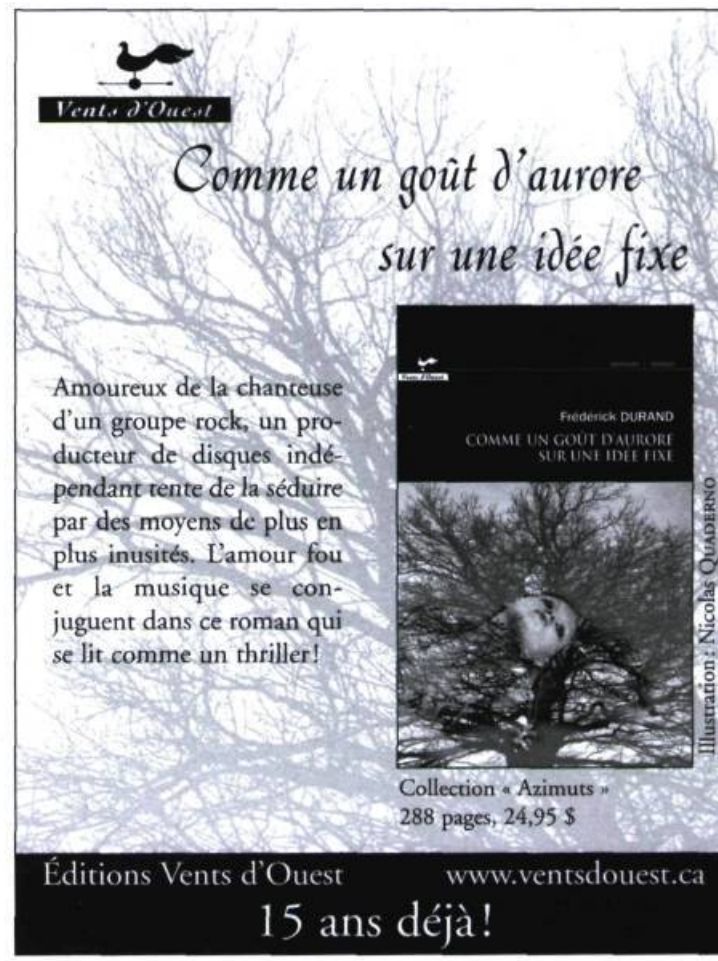
Après la lecture de *Chère Laurette*, on ne peut s'empêcher de comparer ce roman au premier tome de la tétralogie *Poussière du temps*, du même auteur, qui semble avoir de la difficulté à se renouveler. Les deux livres, en effet, présentent beaucoup de similitudes, d'abord du côté des personnages aux rôles toutefois inversés. Si Jeanne, l'épouse, était entièrement soumise à Maurice, agressif et déterminé, c'est Laurette ici qui porte le pantalon et qui domine son entourage. On retrouve aussi d'une série à l'autre la même toile de fond. Quant aux thèmes abordés, ils ne varient guère : le misérabilisme, les grossesses répétées, les enfants aux prises avec des difficultés d'apprentissage, la maladie et la mort. Michel David est un bon observateur et dépeint le quotidien des petites gens des années trente. Il rappelle à ses nombreux lecteurs (et surtout lectrices), et c'est ce qui fait la popularité de la série, la vie en période de crise économique, celle de leurs parents et de leurs grands-parents.

CLAIRE BERGERON

MARIE-BERNADETTE DUPUY
L'enfant des neiges
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2008, 656 pages

Il y a à peine sept ans, c'est-à-dire en 2001, Marie-Bernadette Dupuy prenait contact pour la première fois avec le président des Éditions JCL, Jean-Claude Larouche. Ils ont alors conclu une association qui devait s'avérer fort profitable, puisque, depuis, la romancière a publié pas moins de douze titres chez cet éditeur, dont huit ont été repris par les éditions France-Loisirs. Sept cent mille exemplaires plus tard, la collaboration se poursuit.

Le plus remarquable dans cette histoire pour le moins insolite, c'est que le fait de publier au Québec a permis à cette auteure d'Angoulême non seulement d'atteindre à la renommée au Québec, mais également de pénétrer le lectorat de masse français. Car si Dupuy a une quarantaine d'ouvrages derrière elle et qu'il



s'agit sans conteste d'une écrivaine d'expérience, jamais auparavant ses publications n'avaient été autant diffusées dans son pays d'origine.

Son imagination romanesque demeure fidèle à elle-même, en constante ébullition, et tous les événements la sollicitent. Ainsi, ses quelques visites au Québec ont trouvé écho dans ses intrigues. Mais sa découverte du village historique de Val-Jalbert a été pour elle une véritable révélation, un coup de foudre qui ne pouvait s'exprimer autrement que par un roman.

Début janvier 1916, les religieuses qui assurent l'enseignement au couvent de Val-Jalbert trouvent un bébé abandonné sous le porche de l'établissement : c'est ainsi que Marie-Hermine entre en scène. Bien malgré elles, les sœurs s'attachent à cette enfant ; les circonstances, quelquefois aidées par des interventions opportunes quoique secrètes, leur permettent de l'élever et de veiller sur sa destinée un temps. Lorsqu'elle sera prise en charge par une voisine, elle n'en demeurera pas moins très proche de ses premières tutrices. Le roman nous conduit jusqu'à son mariage et à la naissance de son premier bébé.

L'auteure se fait scrupuleuse pour retracer les principales péripéties de l'histoire de Val-Jalbert. Le fond de scène historique est bien plus qu'un décor, il s'imbrique dans l'intrigue et détermine souvent les réactions des différents personnages. Dupuy a tenu à se documenter solidement et l'évocation qu'elle fait du Saguenay–Lac-Saint-Jean repose sur l'exacte réalité. À peine pourrait-on lui reprocher de donner à ses personnages des comportements qui ne sont pas toujours en accord avec la retenue dans l'expression qui caractérise la société québécoise de langue française.

L'enfant des neiges porte la griffe de sa créatrice : émotion et intensité. Le lecteur est littéralement emporté par un récit dont l'intérêt ne fléchit jamais. La narration est d'une redoutable efficacité, vise l'essentiel et évite de se disperser. La trame historique elle-même se fait suffisamment discrète pour ne pas s'imposer de façon artificielle. Toute l'intrigue se joue autour des sentiments des personnages, et la narration sait intégrer harmonieusement l'apport de chacun à cet égard.

Dupuy s'adresse à un large public. Son style ne tombe certes pas dans la recherche excessive. En contrepartie, il accorde beaucoup d'importance à la précision et à la clarté, deux qualités que le lecteur appréciera au moment de se faire une idée des lieux où se déroule l'intrigue.

La diffusion de *L'enfant des neiges* s'amorce à peine. Pourtant, les résultats sont déjà très prometteurs. Et les personnes qui ont lu le livre sont unanimes : elles « adorent », pour sacrifier à l'expression à la mode, et elles en témoignent avec enthousiasme.

CLÉMENT MARTEL

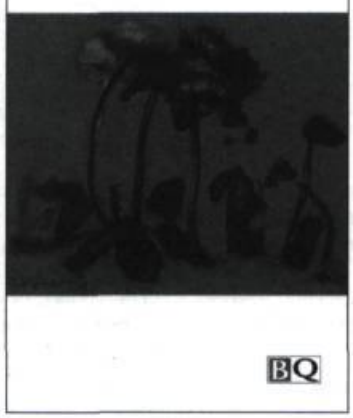
BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE BQ 20 ans ...et toutes ses lettres !

À la redécouverte de romans oubliés...

Bernard Assiniwi
Le Bras coupé

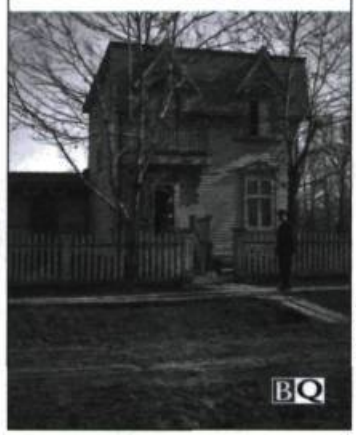
176 PAGES ✦ 9,95 $

Jacques Ferron
Les roses sauvages
Petit roman suivi d'une lettre d'amour soigneusement présentée



192 PAGES ✦ 9,95 $

Bertrand B. Leblanc
Les trottoirs de bois



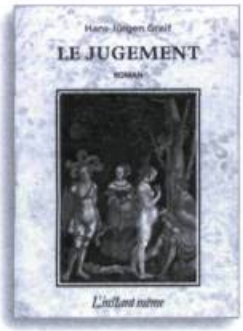
240 PAGES ✦ 11,95 $

Catalogue complet : www.livres-bq.com

HANS-JÜRGEN GREIF
Le jugement
L'instant même, Québec
2008, 242 pages

Le roman historique est un genre exigeant. Il s'agit de trouver un équilibre entre la documentation nécessaire, essentielle même, laquelle demande temps et patience, et les personnages, réels ou fictifs, dont la présence doit s'imposer fortement pour constituer une œuvre vivante, vibrante. Ce n'est pas une mince tâche. Il faut dire aussi que des auteurs comme Hermann Broch, Marguerite Yourcenar ou Umberto Eco ont placé haut la barre.

Le peintre Niklaus Manuel, dit Deutsch (1484-1530), vécut à Berne, où l'on peut voir aujourd'hui plusieurs de ses œuvres. Il n'eut pas la notoriété d'un Holbein, mais il n'en demeure pas moins que ses tableaux sont remarquables. C'est à cet artiste qui traversa une époque singulièrement troublée que s'est intéressé Hans-Jürgen Greif, en particulier à la genèse d'une toile peinte sur commande, *Le jugement de Pâris*, où l'on voit trois déesses debout (Minerve, Junon, Vénus) devant un Pâris assis, dans le rôle du juge qui vient d'attribuer la fameuse pomme de discorde. Le roman retrace l'histoire de ce tableau étrange et magnifique, reproduit avec soin sur la couverture, auquel il convient de se référer souvent pour suivre le travail en atelier de l'artiste.



Nous voici donc à Berne, pendant l'été 1518, trois ans après la bataille de Marignan et au moment où circulent les thèses de Luther dénonçant la décadence de l'Église catholique qui s'adonne à l'incroyable commerce des indulgences. C'est toute l'Europe qui est à la veille de connaître une profonde et déchirante mutation.

Le romancier raconte comment chacun des personnages du tableau a été représenté, après quelles interrogations, hésitations, discussions, revirements, ce qui nous permet de pénétrer dans les arcanes de l'activité créatrice – et dans l'atelier d'un peintre de la Renaissance, véritable laboratoire d'alchimiste.

L'exécution du *Jugement de Pâris* permet l'approfondissement de la relation que Niklaus Manuel entretient avec les trois femmes qui lui servent de modèles : son épouse, sa belle-sœur et une courtisane. Dans le cours du récit, le passage d'une figure féminine à l'autre, avant d'en arriver à Pâris lui-même, engendre une indiscutable progression dramatique.

Tout en étant de son temps, Niklaus est en désaccord avec lui à cause de ses origines (il est considéré comme un étranger), de son métier (exécré par son beau-père), de sa sensibilité (son expérience de mercenaire l'a meurtri), et c'est sans doute dans cet écart que l'imaginaire de l'auteur trouve à s'exercer. On connaît le talent de conteur de Greif : dans *Le jugement*, il a su nous attacher à son protagoniste tout en démontrant à quel point une construction esthétique (un tableau, un roman) requiert de l'individu un engagement profond.

Katharina représente une image plutôt traditionnelle de l'épouse acariâtre. Après une période d'attirance physique, ses récriminations constantes, les soucis financiers et son incompréhension minent le couple, tandis que Sophia, la belle-sœur, et Dorothea, la prostituée, se distinguent l'une par sa ferveur tout intériorisée, l'autre par sa lucidité, sa maturité, son autonomie.

Avec Sophia, la bien nommée, savante, discrète, fragile, au jugement sévère, l'accord de Niklaus Manuel sera intense, tant sur le plan artistique que religieux. Leurs échanges fréquents sur la composition de la toile en devenir sont d'un grand intérêt. Inspirée par les thèses luthériennes, Sophia joue un rôle déterminant dans la construction du tableau, mais aussi dans l'orientation idéologique de Niklaus.

Les tête-à-tête avec Dorothea, dite « la catin », donnent lieu à des scènes émouvantes où l'esthétique le dispute à la sensualité. Quant au type de relation qui s'instaure entre eux deux, je laisse au lecteur le plaisir de le découvrir.

Dans *Orfeo* (2003) et dans *La bonbonnière* (2007), Greif nous a montré qu'il affectionne les défis vertigineux. Avec *Le jugement*, on peut dire qu'il a su en relever un autre de brillante façon. Il maîtrise parfaitement son sujet ainsi que l'art de distribuer les scènes à bon escient ou de s'attarder sur des gestes simples mais expressifs, comme lorsque Niklaus voit la main d'une paysanne se poser sur sa manche. On reconnaît là la marque du vrai romancier.

Le style est d'une justesse exemplaire, précis, élégant ; l'érudition s'allie avec bonheur à la finesse d'analyse qui ne se dément pas. Les nombreux détails d'ordre pictural, vestimentaire, hygiénique ou culinaire témoignent d'une prodigieuse recherche d'authenticité. Voilà donc un précieux document sur la vie quotidienne d'un artiste peintre à l'époque de la Renaissance et de la Réforme. Et l'humour n'en est pas absent, il s'en faut, ce qui ne gâte rien.

Le jugement est un roman d'une grande richesse, historique et humaine. On espère qu'il captivera un large public.

ANDRÉ BERTHIAUME

AMÉLIE NOTHOMB
Le fait du prince
Albin Michel, Paris
2008, 169 pages

Le fait du prince est le dix-septième roman publié par la jeune romancière vedette chez Albin Michel, qui nous entraîne ici dans la quête de sens et d'essence d'un personnage étrangement transparent, Baptiste Bordave.

Le lecteur assiste au récit relativement passif d'un homme épuisé par sa propre vie et par la fadeur de son existence, qui paraît tourner à vide. L'amorce du roman est pour le moins originale : lors d'une soirée mondaine, Baptiste converse avec un inconnu qui lui expose les inconvénients que peut entraîner le fait qu'un invité meure inopinément chez soi, sans crier gare, et qui qualifie de mauvais goût absolu cette habitude qu'ont certaines gens d'aller mourir ailleurs que chez eux et de mettre ainsi dans l'embarras ceux qui les avaient poliment invités dans leur demeure. Aussi cet inconnu s'abstient-il de recevoir quiconque, préférant de loin être reçu, histoire de ne pas courir le risque de se ramasser avec un cadavre gisant sur le tapis de son salon. Aussi intrigué qu'amusé par les propos de l'inconnu, Baptiste se doit néanmoins d'admettre que les arguments de son interlocuteur sont tout à fait recevables…

Or, le lendemain de cette soirée, un inconnu sonne à la porte de Baptiste : sa voiture est en panne et il souhaite téléphoner à son garagiste pour qu'il vienne la remorquer. À peine a-t-il composé le numéro de téléphone qu'il s'effondre dans le portique, raide mort. Les échos de la conversation de la veille lui revenant en mémoire, Baptiste met en pratique les conseils prodigués par l'inconnu, tout en trouvant étrangement suspecte cette coïncidence inouïe…

Cette amorce de récit est, il faut le dire, absolument savoureuse, et on

reconnaît là l'imagination débordante et unique de Nothomb, qui sait plus que tout autre, sans doute, l'art de raconter des histoires, de tricoter une intrigue prenante à partir de deux ou trois simples fils. La suite emporte certes le lecteur : Baptiste choisit de troquer sa vie fade et platement prévisible contre celle du mort, dont il prendra le nom, les habits et, peu à peu, l'épouse. Il faut voir avec quelle facilité tout s'enchaîne, à quel point Baptiste, dans sa mollesse et son absence quasi totale d'épaisseur existentielle, parvient à se mouler à sa nouvelle vie, dont il tire deux plaisirs primaires : l'alcool et le sommeil.

Par contre, le récit semble lui-même imprégné de cette passivité qui englue le personnage, et le lecteur se lasse, peu à peu, des bouteilles de champagne glacé que Baptiste ingère continûment en compagnie de la peu *questionnante* épouse et de ses siestes dans la salle de lecture. Les associés du mort, membres d'une mafia qui vend des armes ou de la drogue, on ne sait trop, finissent par encercler la villa, confinant Baptiste et Sigrid, la charmante épouse, à un huis clos qui s'étire. C'est que l'atmosphère de la maison, étrangement, confère à la paresse et à l'apathie... jusqu'à ce qu'un inattendu relent de vie pousse Baptiste et Sigrid à s'enfuir à Stockholm avec les millions du disparu.

L'histoire imaginée par Nothomb est originale, bien qu'elle finisse par tourner en boucle… et se morde un peu la queue. On retiendra cependant la couleur des personnages qu'elle développe, sortes d'enfants jamais vieillis, qui ne cadrent pas dans la vie adulte, et dont la galerie de ses romans est remplie. Quant au style, je dirais qu'il est passablement dépouillé, l'auteure cherchant manifestement à créer une adéquation entre la fadeur de la vie de Baptiste, son inaction, et le manque de relief du style lui-même, qui raconte la longue suite monotone de ses jours – avant et après l'usurpation d'identité.

Rappelant en certains endroits le roman *L'Étranger* de Camus, *Le fait du prince* pointe habilement l'un des crimes modernes les plus inacceptables : celui de se contenter d'un semblant de vie… de vivre, en fait, comme si on était mort.

CHANTALE GINGRAS

ALAIN OLIVIER
Voyage au Viêt Nam avec un voyou
XYZ Éditeur, Montréal
2008, 217 pages

Dans *Voyage au Viêt Nam avec un voyou*, Alain Olivier nous invite à le suivre au pays des rizières, des palanches et du dragon lors d'un voyage qu'il a entrepris avec sa conjointe Anna et son fils Daniel. Pendant cent jours, ils traverseront, du nord au sud, un pays profondément marqué par la colonisation et la guerre. N'y cherchez pas cependant la trace d'outrages douloureux, de commentaires politiques, de prostitution, d'insalubrité ou simplement l'énumération de sites touristiques incontournables. Non pas que tout cela soit sans grand intérêt. Mais comme Olivier l'affirme lui-même, ce n'est pas *son* intérêt.

Son récit est plutôt celui d'un fils qui raconte son périple dans des lettres adressées à sa mère où il s'attache à décrire la beauté de chaque paysage, la manière de vivre des Vietnamiens, leurs mœurs, leurs coutumes. Surgissent également des souvenirs d'enfance, des impressions, des confidences que l'auteur n'aurait pas pu faire de vive voix. Double voyage donc qui témoigne de la quête d'identité d'un homme de quarante ans. Mais c'est aussi le récit d'un père profondément émerveillé par son fils qui avance dans ce monde inconnu avec toute la confiance, l'assurance et l'innocence d'un enfant. « La misère n'en fait pas des gens misérables » (p. 196), conclura Daniel. Nous pouvons dire que leur périple aura été une réussite. Et toutes ses lettres sont émouvantes dans ce qu'elles ont d'exotique et de *vrai*. Olivier peint évidemment des paysages, des lieux aussi divers que les rizières, les villages de pêcheurs, les marchés flottants sur le Mê Kông, les rues animées, les couchers de soleil… Or, ce sont avant tout les gens qui l'intéressent. Ces enfants, ces femmes – leur beauté surtout –, ces êtres chaleureux et souriants, accueillants et généreux, ce peuple profondément humain malgré sa pauvreté. Il vise peut-être à nous distraire de sa souffrance muette… Mais que ce soit la vieille femme qui joue aux cartes avec Daniel, le petit cireur de chaussures qu'Anna invite à leur table, le gérant d'hôtel qui écoute avec ravissement une mélodie vietnamienne, les femmes sur lesquelles l'auteur pose un regard extasié, ils sont tous terriblement vivants, attachants.

Olivier parle de son Viêt Nam, pas celui des cartes postales et des guides de voyage. Allez découvrir, par la magie des mots, ce pays que d'autres yeux ont visité pour nous. En fermant le livre, comme moi, vous n'aurez qu'une envie : partir à sa découverte.

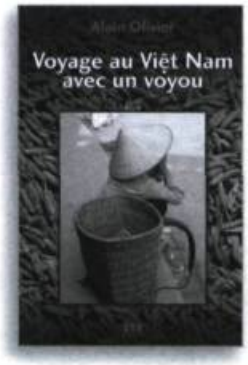
ÉLOÏSE ST-PIERRE

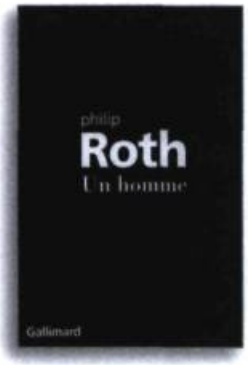
PATRICK POIVRE D'ARVOR
Petit Prince du désert
Albin Michel, Paris
2008, 115 pages

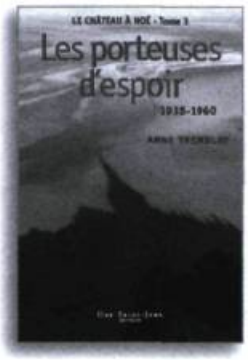
Tout le monde connaît d'Arvor, présentateur des informations de 20 heures en France. Peu savent que ce boulimique du travail, qui ne dort que quatre heures par nuit, est également l'auteur et le coauteur de plus de quarante livres (romans, essais, portraits). Le titre du mince roman que voici, dédié à son fils, fait allusion à un livre archiconnu dont l'auteur joue, ici, un petit rôle, question de lui rendre hommage. Sauf que, cette fois, nous restons sur la planète Terre, et le petit prince, celui inventé par d'Arvor, voit sa mère quitter les siens pour les beaux yeux de Charles Lindbergh (vous apprenez du même coup que nous sommes en 1928 et que le célèbre aviateur est un coureur de jupons irrésistible). Le petit Jacques porte un amour inconditionnel à sa mère. Il décide donc de la suivre et de la ramener à la maison paternelle. Le garnement de douze ans réussit à se cacher dans un sac des Postes ; survit à un atterrissage en catastrophe de l'avion, piloté par des amis du père ; est fait prisonnier par des Touaregs ; connaît les premières confusions du cœur, aidé en cela par une jeune fille éblouissante de beauté ; assiste à la libération héroïque de ses deux co-prisonniers par son père ; passe, dans les dunes du désert, de l'enfance à l'âge adulte en quelques jours.

Sans les prétentions littéraires de l'auteur, ce serait une jolie petite histoire, un joli petit livre. Le genre de chose que nous lirions au chevet d'un adolescent malade, si les ados d'aujourd'hui aimaient encore entendre un récit sur l'éveil de la sexualité. Hélas, ce serait peine perdue, je crois, et ils bayeraient aux corneilles (s'ils lisaient et s'ils écoutaient les adultes) en faisant la connaissance de ce Jacques d'une autre ère qui, même en 1928, était quelque peu ennuyeux.

HANS-JÜRGEN GREIF







PHILIP ROTH
Un homme
Gallimard, Paris
2008, 153 pages
Coll. « Du monde entier »

Le titre original, *Everyman*, est sans doute plus éloquent que le titre français, avec sa connotation plus générale. On pense à Montaigne : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition… ».

Le narrateur résume très bien l'existence du personnage, dont nous ne connaîtrons jamais le nom : « Il s'était marié trois fois, il avait eu des maîtresses, des enfants, il avait fait une carrière intéressante et réussie, or voilà qu'échapper à la mort semblait devenir la grande affaire de sa vie, qui se résumait désormais à l'histoire de son déclin physique ».

L'originalité de ce roman prodigieux, c'est qu'il aborde l'existence humaine par son biais le plus vulnérable : les défaillances du corps. Philip Roth propose l'histoire d'un homme ou mieux des maux qui l'affligent au fil des ans, depuis la péritonite aiguë qui a marqué son enfance, jusqu'à l'ultime opération cardiaque.

Le célèbre romancier américain s'attarde sur les étapes de la vie où le corps flanche, en l'occurrence surtout le cœur, ce qui n'est sûrement pas un hasard. Le thème principal est donc le combat contre « la réalité écrasante de la mort », contre le néant car, bien que d'origine juive, l'homme est farouchement athée, estimant que la religion est « une imposture », que « Dieu est une fiction, et que cette vie est la seule qui nous soit donnée ».

Les images de la maladie et de la mort circulent partout dans le roman, avec ses visages honteux que sont la souffrance, la dégénérescence, la vieillesse, « un massacre ». Ces images contrastent avec les souvenirs lumineux du protagoniste, notamment les séances de natation dans la mer houleuse qui ne sont pas sans rappeler les plus belles pages de *Noces* d'Albert Camus.

La description détaillée des interventions chirurgicales n'est pas gratuite, elle devient même fascinante, car elle met en évidence tous nos efforts pour éloigner la mort qui est « l'expérience la plus intense, la plus perturbante de la vie ». L'ingéniosité des humains pour prolonger celle-ci, retarder la venue de la mort, à défaut de la vaincre, est pathétique.

L'antihéros déplore « l'aigrissement du caractère » qui vient avec l'âge et la maladie ; lui-même est devenu ce « qu'il ne voulait pas être » et finit sa vie dans une triste solitude, « dans l'attente de celui qui n'a rien à attendre ». Cet homme, qui « refusait de faire cadeau d'une seule minute à la mort », c'est et ce sera nous.

L'histoire est racontée avec précision et retenue, avec de discrètes touches d'humour et de poésie. Le dialogue final avec un fossoyeur consciencieux est remarquable par son humour grinçant. La structure narrative est tissée de main de maître. Avec Roth, on a affaire à un vieux routier, qui maîtrise exceptionnellement son sujet, connaît toutes les ficelles du métier : *Un homme* serait son vingt-septième roman !

Un récit exceptionnel, admirable, d'une rare lucidité, qui est aussi un hymne à la vie. La traduction de Josée Kamoun est particulièrement réussie ; elle ajoute au plaisir de la lecture.

ANDRÉ BERTHIAUME

ANNE TREMBLAY
Les porteuses d'espoir
Guy Saint-Jean éditeur, Laval
2008, 465 pages

Avec ce troisième tome de la série *Le château à Noé*, Anne Tremblay nous livre une nouvelle tranche de la saga familiale ayant comme centre François-Xavier Rousseau. Ce livre couvre la période 1938-1943, ce qui, curieusement, manifeste un recouvrement de cinq ans par rapport à *La chapelle du Diable*, dont l'action s'étendait de 1925 à 1943. Le même débordement caractérisait aussi les deux premiers tomes. En réalité, l'auteure reprend dans un premier chapitre, en ajoutant des détails supplémentaires, des événements qui n'étaient qu'esquissés à la fin du tome 2. Et le fondu est opéré avec maîtrise, si bien que le lecteur, loin de s'en plaindre ou de s'étonner, y trouvera son compte.

Ti-Georges a vu disparaître presque toute sa famille dans l'incendie de sa maison. Amer et rongé par la rancœur, il vieillit mal, dans une solitude dont il est seul responsable. Ses enfants réchappés paient le prix de son repli sur soi. Quant à son beau-frère, François-Xavier, sa nombreuse progéniture ne l'empêche pas de ruminer ses désillusions. Sa famille quitte la terre pour se retrouver à Chicoutimi, mais le travail qu'il a accepté dans une fromagerie ne lui procure qu'humiliations et avanies. Le couple qu'il forme avec Julianna ne va pas très bien, victime d'un manque d'attention généralisé. On est à court d'argent pour faire instruire les enfants et l'épouse doit bientôt trouver un travail.

Cependant, l'essentiel de l'action repose maintenant sur la descendance. Il y a Jean-Marie, le fils réprouvé, et Elzéar, qui s'engage comme volontaire pour expier sa culpabilité d'avoir survécu à sa famille. Il y a encore Pierre, le héros de l'incendie, qui se cherche longuement avant de trouver sa voie et sa compagne, et Yvette, dont la vie se charge de fustiger la naïveté, de ravager cruellement les aspirations. Quant à Mathieu, le poète, un tourment secret et mystérieux le poursuit.

On est emporté dans un feu roulant de péripéties. Les personnages sont attachants et leurs tribulations piquent sans cesse la curiosité du lecteur. Anne Tremblay sait raconter et mener de front plusieurs actions, en toute cohérence. De plus, son expérience du théâtre lui a inculqué un sens du dialogue, ce qui rend le livre vivant, plein de surprises charmantes, de réparties vives et colorées.

Sans doute ses écrits se classent-ils dans la littérature de masse, mais la structure des caractères et le réalisme de l'action, cette dernière d'ailleurs inspirée de faits historiques, rangent cette œuvre dans la très bonne littérature. Et tant mieux si elle est accessible à un large public. Les gens d'ici s'y retrouvent et ce n'est pas par hasard que ces romans connaissent un succès enviable auprès du public. Le cinéma lui-même y trouverait son intérêt ; ce ne serait pas la première fois qu'une saga québécoise ferait un film passionnant.

Ainsi, la lecture de ce troisième tome ne m'aura laissé qu'une obligation malheureuse, celle de devoir réitérer mes réserves relatives à l'insuffisance de la révision linguistique. Empressons-nous de le dire, toutefois, il y a une nette amélioration entre *Les porteuses d'espoir* et le livre précédent. Mais il me semble tout de même que la qualité du français, lorsqu'il s'agit d'une publication aussi large, mérite davantage d'attention. Ce roman en est digne, compte tenu du souci apporté à sa construction, autant que de l'importance de sa diffusion.

CLÉMENT MARTEL

ISABELLE CLÉMENT
La vie est belle ! 25 figures marquantes célèbrent la beauté du monde
Fides, Montréal, 2008, 135 pages

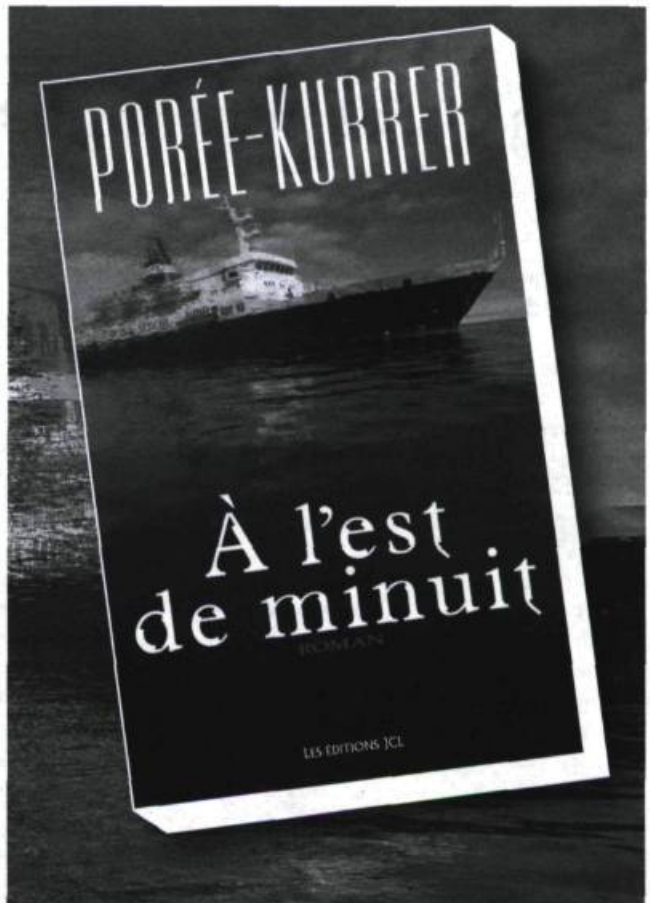
Apprivoiser la vie avec ses hauts et ses bas, la trouver belle et profiter de tous les petits bonheurs, voilà qui n'est pas toujours évident ni facile dans le monde d'aujourd'hui. Plusieurs sont plutôt enclins à la dépression, en ont ras-le-bol de cette course journalière effrénée, de cette recherche de la performance à tout prix pour assurer leur survie et celle des leurs.

L'enquête photographique qu'a menée Isabelle Clément et qu'elle vient de publier sous le titre *La vie est belle*, préfacée merveilleusement par Arlette Cousture, présente les témoignages de 25 personnalités connues qui, soit à travers les épreuves qu'elles ont traversées ou les souffrances qu'elles ont endurées, soit tout simplement parce qu'elles ont su profiter des petits bonheurs qu'elles ont vécus, ont su redonner un nouveau souffle à leur existence et découvrir dès lors combien belle et précieuse est la vie.

On peut ainsi lire, entre autres, les réflexions de Jean-François Beauchemin, qui fut longtemps réalisateur à Radio-Canada, sur « sa petite balade dans les parages de la mort », qui a profondément changé sa vie. Denise Bombardier, elle, parle de son « urgence de vivre », qu'elle éprouve depuis son enfance. Pierre Bruneau, chef d'antenne au réseau TVA, garde courage, à la suite de la mort de son fils Charles, en acceptant de participer, avec une trentaine d'adeptes, à l'escalade du Kilimanjaro, afin de recueillir des fonds pour les enfants qui luttent contre le cancer. Maryse Chartrand avoue « s'être reconstruite » à la suite du suicide de son mari et espère, par son documentaire, *Le voyage d'une vie*, redonner espoir à tous ceux et celles qui doivent survivre à une mort tragique ou à un deuil, quel qu'il soit. Dans son témoignage, tout empreint de poésie, le dominicain philosophe et historien Benoît Lacroix fournit « la recette magique du bonheur de vivre et survivre malgré les déceptions ». Quant au docteur Gilles Julien, qui pratique la pédiatrie sociale, il décrit, non sans émotion lui aussi, le « grand partage d'humanité et de bonheur » qu'il a connu auprès des enfants.

La vie est belle !, un livre enrichi de magnifiques photographies couleur, pourra à coup sûr apporter un regain d'espoir aux écorchés du cœur et de l'âme. Il confirme la maxime qui veut que « ce qui ne tue pas nous rend plus fort ». Il suscite aussi la réflexion, questionne sur le sens que l'on donne à notre propre existence et nous assure que nous avons tous, si nous sommes capables d'amour, de générosité et d'émerveillement, une place de choix au soleil.

CLAIRE BERGERON



En Atlantique, un paquebot noir met le cap à l'est.

Au fur et à mesure de sa progression, les sens des passagers semblent s'atrophier. La nourriture perd sa saveur, les sons deviennent plats, les instruments s'affolent, les couleurs et les odeurs disparaissent, des passagers aussi…

La réalité est-elle vraiment en train de se dissoudre? Selon l'enchaînement des événements, sept passagers prennent la parole, à tour de rôle, pour narrer l'histoire selon leur point de vue.

Quelle est donc la destination réelle de ce navire? Arrivera-t-il enfin quelque part?

Existe-t-il seulement encore un «quelque part»? PORÉE-KURRER nous offre ici un de ces livres trop rares qu'il est impossible de lâcher avant le dernier mot.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Canada

Québec

Patrimoine canadien